NICK CARTER

LE GRAND DÉTECTIVE AMÉRICAIN

La Piste sous les Eaux.

No. 17. Prix: 25 Centimes.

NICK CARTER'S WATER TRAIL

OR

THE STRANGE HIDING PLACE OF A MILLIONAIRE

BY THE AUTHOR OF "NICK CARTER"

D'un effort terrible, Nick se degagea des mains des deux hommes.

NICK CARTER
LE GRAND DÉTECTIVE AMÉRICAIN

La piste sous les eaux
ou
L'etrange refuge d'un riche.

Tous droits réservés pour tous les pays y compris la Suède et la Norvège.

Singulier appel au téléphone.

— Allo! Allo!

— Allo!

— C'est bien Fillmore & Cadman?

— Oui.

— Mr. Fillmore y est-il?

— Oui. Qui êtes-vous?

— La Southwestern Surety Company.

— Voulez-vous parler à Mr. Fillmore lui-même?

— Non, demandez-lui s'il peut venir chez nous tout de suite.

— Très bien! Attendez une minute; conservez la communication.

Le commis au téléphone, dans les bureaux de Fillmore & Cadman, Adams Street, Chicago, raccrocha le récepteur et se rendit aussitôt au cabinet directorial où les deux associés entretenaient une conversation fort animée.

— La Southwestern Surety Company est au téléphone, Mr. Fillmore, dit le commis.

— Eh bien? fit l'associé principal.

— Ils désirent savoir si vous pouvez passer tout de suite à leur bureau.

Les associés échangèrent un regard de surprise.

— A propos de quoi? demanda Mr. Fillmore.

— On ne l'a pas dit, monsieur.

— Demandez-le donc.

Le commis revint à l'appareil, et il y eut un nouvel échange de «allo».

— Mr. Fillmore désire savoir pourquoi on réclame sa présence dans votre bureau, dit le commis.

La réponse ne se fit pas attendre.

— C'est à propos de l'affaire des puits d'huile du Texas.

— Je vais lui dire. Gardez la communication.

Quand le commis leur rapporta cette réponse, les deux associés furent plus étonnés que jamais.

— Cette affaire semble marcher beaucoup plus rapidement que je ne l'aurais supposé, remarqua Mr. Cadman.

L'associé principal réfléchit un instant et se mit à plier des documents qu'il plaça dans des casiers et des tiroirs.

— Le reste attendra, dit-il.

— Vous y allez, alors?

— Oui. Cette affaire est la plus importante que nous ayons jamais eu à traiter. Je voudrais savoir exactement où on en est; mais ce n'est pas une chose dont on puisse s'entretenir par téléphone. Il n'y aurait qu'à se produire un croisement de fils et d'autres personnes pourraient avoir des indications. Je vais y aller.

— Dites-leur, ajouta-t-il en se tournant brusquement vers le commis qui attendait, que je vais me rendre dans leurs bureaux sans perdre un instant.

— Oui, monsieur.

Le commis se retira et Mr. Fillmore reprit:

— Si ce n'est pas important, je serai promptement de retour, de sorte qu'il n'y aura pas de temps de perdu pour le reste.

— Il est probable que c'est important, sans quoi on ne vous demanderait pas. Si vous voyez que vous pouvez conclure l'affaire je suppose que...

— Je le ferai, bien entendu. Venez me trouver là-bas, si vous avez besoin de quelque chose. Au revoir!

Mr. Fillmore descendit jusqu'à la rue par l'ascenseur. Il s'arrêta quelques secondes pour parler à un négociant de ses amis qu'il rencontra dans le vestibule, puis il se dirigea vers la porte.

Une voiture fermée s'arrêtait justement au bord du trottoir devant la maison.

Comme Mr. Fillmore sortait, le cocher mit la main à son chapeau et dit:

— Voiture, Mr. Fillmore?

Mr. Fillmore jeta un coup d'œil sur le cocher et ne le reconnut pas; mais ce n'était pas extraordinaire; il se servait souvent de voitures de place, et plus d'un cocher de la ville le connaissait de vue et de nom.

Il regarda des deux côtés de la rue, pensant que, s'il apercevait un des cochers qu'il avait l'habitude d'employer, il le hélerait; mais il n'en vit aucun.

— Oui, répondit-il en mettant la main sur la poignée de la portière. Au bureau de la Southwestern Surety; vous savez où c'est?

— Oh! oui, monsieur. Entrez, Mr. Fillmore. Vous êtes pressé, n'est-ce pas?

— En effet.

Mr. Fillmore ouvrit, entra et ferma aussitôt la porte derrière lui.

Ce ne fut qu'alors qu'il remarqua que les rideaux étaient baissés aux deux portières. Il faisait très sombre là-dedans, et cela ne lui plut pas.

— Ce cocher doit revenir d'un enterrement, murmura-t-il.

Il chercha en tâtonnant le ressort à sa droite pour faire lever le rideau. Il ne l'avait pas encore trouvé, quand une main robuste le saisit à la gorge et le renversa violemment en arrière.

Impossible de crier au secours, car la pression de cette main contre sa gorge l'étouffait.

Mr. Fillmore ne pouvait plus respirer. Il était moitié étendu, moitié assis sur la banquette. Le mouvement de la voiture lui indiquait qu'on était parti. Il fit un effort désespéré pour ouvrir la portière à coups de pied. Mais il fut déçu dans son espoir de se dégager, ou, du moins, d'attirer l'attention des passants.

L'homme invisible dont le bras l'étouffait se jeta sur lui de manière à faire porter le poids de son corps sur les jambes de sa victime, ce qui paralysa les efforts de Mr. Fillmore.

En même temps, l'étreinte de la gorge se relâcha un peu, et le négociant put reprendre haleine. Mais il n'échappait à une suffocation que pour en subir une autre, due, cette fois, à des fumées d'éther.

On lui maintenait avec force contre les lèvres une éponge ou un morceau d'étoffe, saturé de ce stupéfiant.

Il ne put s'empêcher d'en respirer les vapeurs. Il essaya de crier, lorsqu'il sentit que sa gorge était moins serrée; mais il ne put faire entendre qu'un sourd grognement.

Il lança violemment des coups de pied et des coups de poing, au milieu de l'obscurité; il lui sembla qu'il avait frappé l'homme qui le tenait; mais celui-ci ne dit pas un mot.

L'éther resta obstinément appliqué contre les lèvres de la victime qui ne tarda pas à en éprouver les effets narcotiques. Mr. Fillmore sentit qu'il perdait connaissance; il s'assoupissait, la tête lui tournait; pourtant il se débattait avec fureur, ou peut-être s'imagina-t-il qu'il se débattait; mais il se demandait avec surprise comment le cocher ne s'apercevait pas des mouvements tumultueux et insolites imprimés à la voiture.

A mesure que son délire croissait, il se figurait qu'il criait de toutes ses forces et qu'il maîtrisait son adversaire.

Alors...

Un homme s'imagine souvent savoir ce qui est arrivé jusqu'au moment où il perd connaissance, mais ce n'est pas vrai.

La mémoire ne peut se rappeler les derniers instants de la lutte contre l'influence qui engourdit et annihile le cerveau.

Mr. Fillmore gisait, ramassé sur lui-même et inconscient, dans un coin de la voiture.

A côté de lui, son ennemi invisible haletait, à la suite des efforts violents du combat qu'il venait de soutenir. Il abaissa prudemment la vitre de la portière de quelques pouces sans lever le rideau.

Les vapeurs de l'éther étaient denses à l'intérieur; il était urgent que l'air extérieur en chassât une partie, car le vainqueur n'aurait pas tardé à perdre connaissance, comme le vaincu.

— — — — — — — — — — — — —

Il y avait environ dix minutes que Mr. Fillmore avait quitté son bureau, quand l'avertisseur du téléphone se mit à carillonner de nouveau.

Le second associé se trouvait par hasard debout près de l'appareil, et ce fut lui qui répondit.

— Allo! C'est bien Fillmore & Cadman?

— Oui. Qui est-ce?

— La Southwestern Surety Company, Mr. Fillmore est-il là?

— Non, il vient de partir pour votre bureau. Il y sera dans quelques minutes.

— Oh! très bien! Au revoir!

La Southwestern Surety Company avait abandonné la communication si vite que Mr. Cadman n'aurait pu poser une question, s'il en avait eu à faire.

Il raccrocha le récepteur. Son visage exprimait quelque surprise.

— Les affaires doivent être urgentes là-bas, se dit-il. C'est assez singulier qu'on nous appelle ainsi par téléphone à de si courts intervalles.

Puis il donna son attention à d'autres sujets.

Un peu plus de deux heures se passèrent.

Mr. Cadman regretta souvent, pendant ce temps, l'absence de son associé, sans la sanction duquel rien d'important ne pouvait se faire, car Mr. Fillmore était un personnage puissant dans le monde de la finance, et Mr. Cadman était un homme relativement jeune, qui avait été premier commis de Mr. Fillmore. Il y avait à peine un an que celui-ci l'avait associé à ses affaires, sur lesquelles il conservait seul la haute main.

L'absence du principal associé se prolongea tellement que Mr. Cadman finit par croire que l'énorme affaire des huiles du Texas était en train de se conclure.

Il en ressentit un grand contentement, car cela apporterait un énorme profit à leur maison.

D'autres financiers avaient fait les plus grands efforts pour entrer dans cette opération; et tout d'abord il avait semblé que Fillmore & Cadman ne réussiraient pas à l'obtenir, du moins pour eux seuls; mais Mr. Fillmore s'était tellement démené que la lutte était devenue égale entre leur maison et celle d'un autre concurrent plus tenace que les autres.

On supposait que l'affaire aboutirait dans trois jours, lorsque certaines personnes, qui s'étaient rendues au Texas, en reviendraient pour signer les contrats.

C'était par l'intermédiaire de la Southwestern Surety Company qu'elle devait se conclure, et la longue absence de Mr. Fillmore faisait croire à Mr. Cadman que les choses se présentaient à leur avantage.

Cependant une autre affaire, pendante dans les bureaux de Fillmore & Cadman, obligea le jeune associé à demander l'avis de son ancien, et à le déranger un instant.

En conséquence, Mr. Cadman dit au commis d'appeler au téléphone la Southwestern Surety Company et de prier Mr. Fillmore de venir une minute à l'appareil.

Le commis se conforma à cet ordre sur le champ.

— Mr. Fillmore?... dit une voix lointaine à l'autre bout du fil. Voulez-vous dire Mr. Fillmore de Fillmore & Cadman?

— Oui, c'est ici son bureau.

— Mr. Fillmore n'est pas ici.

— Il est donc reparti?

— Je ne sais pas. Il n'est pas venu ici aujourd'hui.

— Pas venu chez vous? Mais il est parti d'ici pour aller à vos bureaux vers dix heures.

— Vraiment?

— Oui; vous l'avez appelé par téléphone, ne vous en souvenez-vous pas?

— Je l'ignore complètement.

— Alors, vous êtes certain qu'il n'a pas été chez vous?

— Oui; mais attendez une minute. Conservez la communication, pendant que je vais m'enquérir.

— Très bien! Dépêchez-vous, s'il vous plaît.

Le commis raccrocha le récepteur et se tourna pour rapporter à Mr. Cadman cette surprenante conversation; mais ce dernier en avait entendu une partie, assez pour éveiller vivement son intérêt; il resta debout près de l'appareil, les sourcils froncés et l'air surpris.

— Ils disent qu'ils ne l'ont pas vu? fit-il.

— Oui, monsieur, mais c'est probablement quelque commis qui ne sait pas ce qu'il dit. Il est allé s'enquérir.

Le timbre retentit.

— Laissez-moi écouter ce qu'il va dire, ordonna Mr. Cadman. Et il saisit le récepteur.

C'était le président de la Southwestern qui répondit:

— Je suis bien certain, téléphona-t-il, que Mr. Fillmore n'a pas été chez nous aujourd'hui. Je n'aurais pas manqué de le savoir.

— Assurément, dit Mr. Cadman. C'est bien étrange. Il est parti d'ici deux minutes après que vous l'avez prié de venir.

— Je ne l'ai nullement convoqué.

— Eh bien! c'est quelqu'un de votre compagnie alors.

— Je ne le crois pas. C'est à Mr. Cadman que je parle, n'est-ce pas?

— Oui.

— Je pensais bien avoir reconnu votre voix. Non, Mr. Cadman, il n'y avait pas de raison pour que nous fassions venir Mr. Fillmore aujurd'hui. Nous ne croyons pas avoir besoin de sa présence avant trois jours, c'est-à-dire à propos de l'affaire des huiles.

— C'était bien cela. Quelqu'un a téléphoné que vous réclamiez chez vous sa présence à ce sujet.

— Ce doit être une erreur. Une autre compagnie peut-être. Mr. Fillmore n'est certainement pas ici en ce moment et il n'y est pas venu.

Il n'y avait rien à gagner à continuer la conversation et Mr. Cadman la termina.

— Êtes-vous sûr que c'est la Southwestern Surety Company qui a demandé à Mr. Fillmore de venir?

— Je n'ai pas pu me tromper, répondit vivement le commis.

Et il répéta la conversation entière qu'il avait eue, depuis le commencement jusqu'à la fin.

— C'est très mystérieux, dit Mr. Cadman inquiet. Je dois avouer que je ne me sens pas tranquille.

Où est Mr. Fillmore?

Le matin de la disparition de Mr. Fillmore — au moment même où on l'emmenait dans une voiture fermée, — Nick Carter, le célèbre détective de New-York, donnait son témoignage dans l'instruction de quatre

dévaliseurs de banques qu'il avait arrêtés la nuit précédente.

Dans la salle du tribunal se trouvaient avec lui ses agents et fidèles auxiliaires Chick, Patsy et Miss Ida Carter.

Chacune de ces trois personnes avait pris une part active et importante à la poursuite qui avait abouti à la capture des voleurs, et chacune, en conséquence, devait faire sa déposition.

Comme ils avaient tous l'habitude de témoigner en justice et que la culpabilité des voleurs était évidente, ces formalités ne les retinrent pas longtemps.

Ils furent libres de bonne heure dans l'après-midi, et quittèrent le tribunal.

Sur les indications de Nick, ils étaient descendus à différents hôtels.

— Nous ferons aussi bien de nous réunir maintenant, dit Nick au moment où ils franchissaient le porte du Palais de Justice. Faites vos malles et envoyez-les à la gare du chemin de fer. Après cela, vous viendrez me retrouver à l'Auditorium et nous prendrons notre lunch ensemble, sans nous presser. Ce n'est pas souvent que nous avons la chance de nous asseoir et de manger à côté les uns des autres, sans être bousculés ou préoccupés par les affaires.

— Quand partirons-nous pour New-York? demanda Chick.

— Par le train de cinq heures. Cela nous donne environ trois heures à rester ensemble.

Ils lui dirent qu'ils iraient le rejoindre à l'Auditorium, et ils se séparèrent.

Nick venait justement de finir ses paquets quand un jeune garçon lui apporta une carte.

— Jerôme Cadman, lut Nick. C'est un nouveau client. Il n'y a pas de nom semblable dans l'affaire de vol dont je viens de m'occuper.

— Est-ce que le gentleman attend? demanda-t-il.

— Au bureau, monsieur. Il m'a prié de vous dire qu'il aimerait à vous voir en particulier.

— Oh! bien! faites-le monter.

Nick poussa un soupir quand le garçon disparut, car il flairait une nouvelle affaire.

Il n'était jamais fatigué et avait l'habitude de se distraire d'une entreprise par une autre; mais il lui arrivait parfois de souhaiter d'avoir un peu de répit pour reprendre haleine.

Mr. Cadman ne remarqua cependant aucun signe d'ennui sur le visage du détective quand il entra dans la chambre.

Il est inutile d'ajouter qu'il ne vit pas le véritable Nick Carter, car Nick avait changé d'aspect dès que le garçon avait eu les talons tournés.

Il agissait souvent ainsi, quand il était sur le point de se rencontrer avec des étrangers.

Mr. Cadman eut devant les yeux un gentleman d'un certain âge, à la barbe brune, les yeux abrités derrière des lunettes d'or, qui l'accueillit avec politesse et le pria d'avoir l'obligeance de lui exposer brièvement l'objet de sa visite.

— C'est ce que je vais faire, Mr. Carter, répondit Mr. Cadman, car j'apprends que vous vous disposez à quitter la ville. J'espère cependant pouvoir vous persuader de rester.

Nick s'inclina silencieusement.

— Mon associé a disparu, reprit Mr. Cadman, sans laisser la moindre trace, du moins aucune trace que moi ou ses amis aient pu découvrir. Mais pour un homme comme vous il peut y avoir des indices nombreux là où nous n'en apercevons pas du tout.

— Peut-être. Comment s'appelle-t-il?

— Fillmore, Mr. Car....

— Ce n'est pas Léonard Fillmore, le capitaliste?

— C'est bien lui. Je suis content que vous le connaissiez. Il m'a pris comme associé il n'y a pas encore un an.

— Et quand a-t-il disparu?

— Vers dix heures.

Nick jeta un long regard à Mr. Cadman à travers ses lunettes, puis au bout d'un instant:

— Aujourd'hui, Mr. Cadman, demanda-t-il?

— Oui.

Le détective caressa sa fausse barbe et sourit.

— Excusez-moi, dit-il, mais, franchement, ne pensez-vous pas que vous allez un peu vite? Qu'un homme soit absent de son bureau pendant quatre heures, cela n'est pas excessif. Ne serait-il pas plus sage d'attendre, pour voir s'il ne rentrera pas chez lui ce soir? Peut-être est-il, en ce moment, de retour à votre bureau.

— Je venais d'y téléphoner lorsque je vous ai fait monter ma carte, répondit Cadman avec fermeté. Il n'y est pas. Je me rends bien compte que cela semble absurde de faire opérer des recherches après une absence aussi courte, mais je suis sûr que c'est nécessaire, et je suis porté à croire qu'un détective doit être bien aise de pouvoir commencer ses recherches de bonne heure.

— Cette remarque est fort sensée, dit Nick d'un ton convaincu. Bien des ennuis nous seraient épargnés si nos clients nous appelaient avant que les traces soient durcies ou gelées, pour ainsi dire, et avant que les criminels, s'ils le sont réellement, aient eu le temps d'aller à l'autre bout du monde. Mais, Mr. Cadman, n'est-ce pas une affaire qu'il conviendrait de confier à votre police locale? Je ne vous refuse pas mon concours; mais je n'ai pas l'habitude d'entreprendre une affaire que tout agent de police peut mener à bien facilement.

— J'ai fait mon rapport à la police, Mr. Carter, et voilà pourquoi je suis ici.

— Allons donc!

— Oui, j'ai été trouver le chef de la police, qui, tout d'abord, m'a dit comme vous qu'il était trop tôt pour supposer que Mr. Fillmore avait disparu; mais après que je lui eus exposé les circonstances de l'affaire, il convint que la chose paraissait sérieuse.

— Vous a-t-il dit de venir me trouver?

— Oui, il m'a conseillé de ne pas faire appel à la police. Les Carter se trouvent en ce moment à Chicago, m'a-t-il dit; ils sont tout indiqués pour entreprendre une besogne de cette nature. Allez tout droit vous adresser à Nicholas Carter et obtenez de lui qu'il vous conseille en cette matière. Persuadez-lui, si vous le pouvez, de prendre la chose en main. — Alors il m'a donné votre adresse, et me voilà.

— Je veux bien, en tout cas, vous donner mon avis, une consultation, si vous voulez. Quant à me charger de l'affaire, s'il y en a une, nous verrons plus tard. Racontez-moi toutes les circonstances du cas.

Mr. Cadman lui dit ce qu'il savait. Relativement aux faits et gestes de Mr. Fillmore, ses renseignements n'allaient pas plus loin que le moment où il avait franchi la porte du bureau. Il ne savait pas si son associé avait pris une voiture, mais il le supposait, car c'était ce qu'il faisait d'ordinaire.

Nick lui posa quelques questions concernant les habitudes de Mr. Fillmore, et quand Mr. Cadman y eut répondu, il dit:

— Les employés de la Southwestern Surety Company affirment qu'on ne lui a pas téléphoné. Y a-t-il d'autres maisons de commerce qui auraient pu le faire? Votre commis a pu faire erreur.

— Le commis paraît convaincu, répondit Mr. Cadman; mais pour s'en assurer encore davantage, il a téléphoné à un grand nombre de maisons, et pendant qu'il le faisait, je suis allé dans un bureau du voisinage pour me livrer à la même enquête. A nous deux, nous avons communiqué avec toutes les maisons où il était possible que Mr. Fillmore se fût rendu. Nous y avons passé plus d'une heure et nous n'avons découvert personne qui l'ait demandé ou qui l'ait aperçu.

— Voilà qui ressemble à de la bonne besogne. Avez-vous téléphoné aussi à son domicile et aux clubs dont il fait partie?

— Certainement, sans oublier la morgue et les hôpitaux. Nous avions peur d'un accident, vous savez.

— Naturellement. Et aucune trace du disparu?

— Aucune, pas la moindre.

— Je crois vous avoir entendu dire que le message qui lui avait fait quitter son bureau était relatif à une spéculation dans les nouveaux puits de pétrole du Texas.

— Oui; il ne fallait rien moins qu'une affaire de cette importance pour le faire sortir à ce moment de la journée.

— Je suppose que vous avez téléphoné à tous ceux qui s'intéressent aux puits de pétrole.

— Oh! évidemment, sans oublier nos rivaux.

— Que voulez-vous dire?

— Il y a plusieurs maisons financières qui ont fait des offres pour obtenir cette affaire, Mr. Carter. C'est une grosse opération pour celui qui en aura le privilège.

— Quels sont vos rivaux?

— Eh bien! il y a Lawrence et Haworth, D. A. Porter et F. G. Snelling; mais la chose en est arrivé à ce point que nous croyons que la lutte est circonscrite entre nous et Dunbar et Fils.

— Quand l'affaire sera-t-elle décidée?

— Dans deux ou trois jours.

— Vous avez appris à toutes ces personnes la disparition de Mr. Fillmore, je suppose.

— Nous leur avons demandé des renseignements à tous.

— Ont-ils tous répondu comme les autres?

— A peu près de même. Oui, ça revenait toujours au même, en tout cas; mais Dunbar et Fils sont allés plus loin. Mr. Dunbar lui-même est venu à notre bureau pour savoir ce qui se passait.

— Vraiment!

— Oui. Si nous sommes rivaux, en cette affaire, voyez-vous, c'est une rivalité amicale. Mr. Fillmore et Mr. Dunbar sont dans les meilleurs termes depuis de nombreuses années. Je crois qu'ils se connaissent depuis l'enfance et je sais qu'ils sont membres du même club.

— Naturellement, dit Nick négligemment. Je comprends cela. Il y a d'autres détectives que les Carter, et mêmes quelques-uns qui sont excellents; mais nous ne nous montrons pas les dents quand nous nous rencontrons.

— Mr. Dunbar, poursuivit Cadman, était aussi inquiet que moi. Il m'a poussé à mettre l'affaire entre les mains de la police.

— Eh bien! il est inutile que nous perdions plus de temps sur ce sujet. Je crains de vous avoir fait trop de questions relativement à cette affaire des puits de pétrole, mais, quelquefois, ce sont les affaires qui font disparaître l'homme d'affaires, vous savez.

— C'est vrai, répondit Cadman d'un ton sérieux; mais, Mr. Carter, il n'y a chez nous aucune raison qui puisse expliquer la disparition de Mr. Fillmore. Notre prospérité n'a jamais été aussi grande, et nous sommes à la veille de réaliser de gros bénéfices.

— Je comprends, mais je vous prie de concentrer vos idées sur le point que je vais dire, — et il faut que vous soyez franc avec moi, sans quoi je ne pourrai pas vous aider; — ne voyez-vous aucune affaire qui puisse faire penser à Mr. Fillmore qu'il lui serait avantageux de ne pas se faire voir pendant quelque temps?

— Je n'en vois réellement aucune, Mr. Carter.

— Y a-t-il au monde quelqu'un qui soit son ennemi? Quelqu'un qui, pour un motif quelconque, ait intérêt à ce qu'il disparaisse?

— Je crois pouvoir répondre d'une façon positive à cette question. Mr. Fillmore est respecté par tout le monde; en fait, c'est un homme populaire; il n'a pas d'ennemis.

— Encore une question. Y a-t-il dans sa vie privée quelque chose qui puisse avoir un lien quelconque avec sa disparition?

— Je suis bien sûr qu'il n'y en a pas. — Et cependant...

Cadman eut un mouvement d'hésitation; il parut confus.

— Eh bien? dit Nick un peu rudement. Il y a quelque chose. Vous devez être franc avec moi, ou nous ne faisons rien ensemble.

— J'ai l'intention d'être franc, s'écria vivement Cadman. Je pensais seulement à une insinuation faite par Mr. Dunbar. Je ne suis nullement d'accord avec lui sur ce point. Je suis certain que tout cela est faux.

— Qu'importe vos sentiments et appréciations? Qu'est-ce que suggérait Mr. Dunbar?

— Il m'a dit qu'il avait appris que Mr. Fillmore s'était laissé séduire par les charmes d'une sémillante veuve — mais ce ne sont que des racontars, Mr. Carter. Je ne voudrais pas y songer un instant.

— Je ne veux pas y songer plus longtemps qu'il ne faudra, soyez tranquille. Savez-vous le nom de la dame?

— Oh! oui; Violet Harding. C'est une de nos clientes.

— Elle a de la fortune?

— Très à son aise.

— Et Mr. Fillmore la connaît?

— Certainement; mais simplement comme cliente. Vous pouvez m'en croire sur parole.

— Merci. Mrs. Harding est-elle venue récemment dans vos bureaux?

— Non. Elle a cessé depuis quelques mois de faire des affaires avec nous.

— Pourquoi cela?

— Je l'ignore.

— A qui confie-t-elle ses intérêts?

— Je ne sais pas. Ma foi, Mr. Carter, nous n'en savons pas plus long à son sujet qu'au sujet de centaines d'autres personnes qui passent dans nos bureaux pour affaires.

— Très bien! nous n'en parlerons plus. Pouvez-vous me donner son adresse?

— Oui.

— Ecrivez-la sur cette carte.

Nick tendit une carte à Cadman et quand l'adresse y fut inscrite, le détective demanda:

— Y a-t-il d'autres personnes que le chef de la police qui sachent que vous vous êtes adressé à moi?

— Seulement Mr. Dunbar.

— Pourquoi le lui avez vous dit?

— Je ne le lui ai pas dit. Il m'a accompagné au bureau central de police et a entendu ce que le chef m'a conseillé. Mr. Dunbar a été d'avis que c'était une chose à faire, et il est venu presque jusqu'à votre hôtel.

Nick se mit à réfléchir. Avant qu'il reprît la parole, un garçon se présenta à la porte.

— Deux messieurs et une dame vous demandent, monsieur, dit-il.

Cela voulait dire que ses fidèles agents étaient arrivés pour le lunch qu'ils devaient prendre ensemble «sans se presser», comme c'était convenu.

— Dites-leur de m'attendre au salon un instant, fit Nick. Puis, se tournant vers Cadman:

— Je suis de votre avis, monsieur; il était utile de remettre cette affaire entre les mains d'un détective. Ce cas me semble intéressant et je vais m'en occuper. Ne le dites à personne, je vous en prie.

— Certes non, mais si Mr. Dunbar me demande...

— Oh! vous devrez le lui dire, naturellement; mais faites-lui la même recommandation. Il serait plutôt fâcheux que l'on publiât que Nick Carter est sur cette piste.

— Nous serons muets, Mr. Carter. Je vous remercie...

— Attendez que j'aie fait quelque chose pour mériter des remerciements, et informez-moi, sans perdre une minute, s'il se passe quelque chose.

— Je n'y manquerai pas.

Cadman s'éloigna et Nick ayant retiré son déguisement, alla rejoindre ses compagnons dans le salon.

— Il n'y a pas de demi-jour de congé pour nous, dit-il. Je viens d'accepter une nouvelle affaire.

— De quelle nature? demandèrent-ils tous les trois en même temps.

— Un homme riche a disparu dans des circonstances apparemment mystérieuses; mais en fait il n'y a rien de mystérieux là-dedans. Il a été enlevé simplement par un de ses rivaux commerciaux qui a intérêt à l'écarter au moment où une grosse opération va se conclure. Tout ce que nous avons à faire, c'est de le retrouver.

— Eh! oui, fit Patsy; ça n'est pas plus malin que ça. Il n'y a plus qu'à aller au coin de la rue et à l'y trouver!

Nick eut un bon sourire.

— Vous avez raison, Patsy, dit-il. Quand une chose paraît toute simple, mettez-vous dans l'esprit que vous avez une rude besogne en perspective. Chacun de nous va trouver à s'occuper. En attendant nous allons prendre notre lunch dans une salle particulière et causer un peu de cette nouvelle affaire.

Le fil que suivit Patsy.

Le repas fut court. Nick mangea peu et parla presque tout le temps.

La journée d'affaires n'était pas encore terminée et il pensait qu'on pouvait avoir déjà fait beaucoup de besogne avant le soir.

Quand il eut mis ses agents au courant de ce qu'il avait appris lui-même, il leur dit:

— Il n'est guère possible que nous apprenions que Mr. Fillmore a été renversé par une voiture ou a été victime d'un autre accident. S'il en était ainsi, je pense qu'on le saurait à l'heure qu'il est. Mon avis est qu'un de ses concurrents sur la place l'a enlevé et séquestré.

— Dunbar, dit Patsy d'un ton bref.

— Parfait! répondit Nick. Si c'est votre supposition, Patsy, vous pouvez chercher du côté de Dunbar et Fils.

— Cela rend la partie un peu singulière, qu'ils sachent que nous nous occupons de la chose, murmura Patsy.

— Oh! non; vous trouverez plutôt que c'est en notre faveur. Cela simplifie tout; car vous ne serez pas obligé d'essayer de tromper Dunbar; il saura que vous êtes un détective, et vous découvrirez facilement, après quelques minutes de conversation avec lui, s'il sait quelque chose qu'il ne veut pas dire. Alors vous pourrez agir en conséquence.

— Que fera-t-on de la femme impliquée dans l'affaire? demanda Chick.

— Cela regarde Ida, répondit Nick. Je crois qu'il n'y aura pas de difficulté non plus de ce côté-là; je suis bien renseigné sur le compte de Mr. Fillmore, et j'ai la conviction qu'il n'a pas été victime d'un piège tendu par la sémillante veuve. Cependant il faut suivre cette indication, et je te laisse le soin, Ida, d'agir de la façon qui te semblera la meilleure.

— Toi et moi, Chick, nous prendrons la tâche la plus difficile, celle de voir si nous pourrons trouver trace des mouvements de Mr. Fillmore, depuis qu'il a quitté son bureau. Si vous êtes prêts, nous allons nous mettre en campagne immédiatement.

Bien que, comme nous venons de le dire, la journée ne fût pas terminée pour les hommes d'affaires, Patsy ne trouva ni Mr. Dunbar ni ses fils à leurs bureaux.

Chacun d'eux était parti de bonne heure, à ce qu'on lui dit, et on ne les attendait pas avant le lendemain.

Ce renseignement pouvait aussi bien avoir une importance significative que n'avoir aucune valeur. Avant d'aller plus loin, Patsy, sans laisser soupçonner sa qualité de détective, s'informa des faits et gestes des Dunbar pendant la matinée.

Il apprit que Mr. Dunbar père était resté au bureau. Il n'était sorti que pour aller chez Fillmore & Cadman, lorsque le téléphone lui avait transmis leur message. Après une absence d'une heure environ, pendant laquelle il était allé au bureau central de police avec Cadman, Mr. Dunbar était rentré.

Les fils, George et Percy, avaient pour mission, dans la raison sociale, de s'occuper des affaires de bourse. Il était donc normal qu'ils fussent absents de la maison presque régulièrement de dix heures à trois heures.

Ce jour-là ils étaient partis pour la Bourse comme d'habitude, quelque temps avant l'ouverture. Vers deux heures, Dunbar père était revenu au bureau et avait appelé son fils George au téléphone de la Bourse.

C'était à ce moment que Nick Carter recevait les premières indications sur cette affaire mystérieuse.

Après une courte conversation par téléphone, George Dunbar vint au bureau où il s'entretint avec son père pendant quelques minutes dans le cabinet particulier du directeur.

Immédiatement après, ils partirent pour leur domicile privé, environ une demi-heure avant que Patsy commençât ses investigations.

Quand ils sortirent, ils dirent aux commis que l'autre fils, Percy, rentrerait à la maison en revenant de la Bourse.

Tout cela parut suspect à Patsy, qui avait eu, dès les premières explications données par le maître détective, l'idée que les Dunbar étaient au fond de la disparition de Mr. Fillmore.

Il s'en fallait encore de quelques minutes que la Bourse fermât ses portes pour la journée. Patsy y courut en hâte et pria un garçon d'appeler Percy Dunbar.

Il n'avait pas encore décidé en lui-même ce qu'il allait dire à Percy, lorsque le messager revint.

— Mr. Percy n'est pas ici, dit-il.

— Vraiment! s'écria Patsy, comme s'il était très étonné. Y a-t-il longtemps qu'il est parti?

— Il n'est pas venu aujourd'hui.

— Ce n'est pas possible! En êtes-vous bien sûr?

— Oui, quand je l'ai demandé, on m'a dit que Mr. George Dunbar avait remplacé Mr. Percy, dont il avait fait toutes les affaires pendant toute la journée.

— Alors vous prétendez que Percy n'a pas paru ici de toute la journée?

— C'est exact.

— Eh bien! il faut que je voie George.

— Il est parti, voilà quelque temps déjà.

Patsy prit un air désappointé et fit un grand nombre d'autres questions qui eurent pour résultat de lui apprendre que George Dunbar n'était pas au parquet de la Bourse à l'heure de l'ouverture. Il lui fut impossible de découvrir au juste l'heure à laquelle il était arrivé, mais il eut la quasi-certitude que le jeune homme était en retard d'au moins une demi-heure ce matin-là.

De plus en plus persuadé qu'il était sur la bonne piste, Patsy chercha le domicile des Dunbar dans le Directory, ou dictionnaire des adresses. Il vit qu'ils habitaient tous la même maison, non loin de Lincoln Park.

Patsy aurait bien voulu demander conseil à Nick; il lui semblait que cette visite chez les Dunbar n'était pas sans danger, et qu'il allait ainsi les mettre sur leurs gardes; mais Nick lui avait donné l'ordre de la faire.

D'ailleurs, les Dunbar savaient déjà, ou, du moins, supposaient que les Carter s'occupaient de cette affaire, et ils s'attendaient probablement à une visite. Peut-être serait-il possible de les surprendre et de les amener à se trahir, si le détective les interrogeait franchement et sans détours.

A quatre heures, donc, Patsy sonnait à la maison des Dunbar.

— Mr. Dunbar est-il chez lui? demanda-t-il au domestique qui ouvrit la porte.

— Le vieux gentleman, monsieur?

— Oui.

— Je crois que oui. Voulez-vous entrer?

Le domestique tendit un plateau d'argent pour que le visiteur y déposât sa carte; et Patsy remit une des cartes toujours employées par Nick et ses agents dans des circonstances analogues. Elle ne contenait que ces mots:

Nicholas Carter, New-York.

Quand ils se présentaient chez des personnes en qui ils avaient confiance, Patsy et Chick ne tardaient pas à dire qu'ils étaient les représentants de Mr. Carter.

Quand ils s'entretenaient avec des gens qu'ils soupçonnaient, et que ces derniers les prenaient pour Nick lui-même, ils ne les détrompaient pas.

Patsy fut introduit dans le salon de réception, magnifiquement meublé. Il n'attendit qu'une seconde ou deux, et alors un jeune homme entra. Il tenait à la main la carte que Patsy avait donnée au domestique.

— Mr. Carter? demanda le jeune homme d'un air aimable.

Patsy se leva et s'inclina.

— Vous désirez voir mon père, je crois. Je suis George Dunbar. Je crois qu'il est disposé à vous voir, mais comme il ne se porte pas très bien, peut-être pourriez-vous me poser des questions à moi-même.

— Il ne sera peut-être pas nécessaire que je voie votre père, répondit Patsy; mais comme c'est un vieil ami de Mr. Fillmore...

— J'avais la conviction que vous veniez pour cette affaire, interrompit George. C'est ce qui a bouleversé mon père. Il en est tout ému.

— C'est ce que m'a dit Mr. Cadman.

— Avez-vous déjà appris quelque chose, Mr. Carter?

— Vous pourrez en juger vous-même, Mr. Dunbar, répondit Patsy en souriant, quand je vous aurai dit que je viens seulement de commencer mes recherches et que les seules démarches que j'ai faites se sont bornées à votre bureau et à la Bourse où j'espérais rencontrer votre père.

— Je ne vois pas de quelle utilité il peut vous être.

George parlait avec politesse et regardait le détective bien en face.

— Ni moi non plus, dit Patsy, mais cette affaire est si mystérieuse que j'avais l'espoir qu'un ami, connaissant les habitudes de Mr. Fillmore, pourrait me donner quelques idées de nature à guider les démarches d'un détective.

— Je n'en serais pas surpris, répondit Mr. George, et je suis sûr qu'il sera heureux de le faire, s'il le peut. Pour cette affaire, d'ailleurs, mon frère et moi, nous sommes à vos ordres. Nous avons le plus grand intérêt à apprendre ce qu'est devenu Mr. Fillmore.

— Merci!

— Venez par ici, s'il vous plaît. Nous allons problablement trouver mon père dans son cabinet de travail, où nous serons sûrs de ne pas être dérangés.

George précéda Patsy dans l'escalier et le long d'un corridor de peu d'étendue; il s'arrêta devant une chambre apparemment sur le derrière de la maison.

Il frappa et ouvrit la porte.

— Ah! dit-il en regardant à l'intérieur, père n'est pas ici. Il est probablement couché. Mais je suis certain qu'il se lèvera pour vous voir en une circonstance qui l'intéresse à ce point. Entrez, Mr. Carter; je vais l'appeler.

Patsy entra dans la chambre qui paraissait être une petite bibliothèque, car il y avait des étagères remplies de livres, un pupitre pour lire et une longue table. Dans un coin se trouvait un canapé.

— Vous plairait-il de voir aussi mon frère? demanda George.

— Il vaut peut-être mieux que je parle à votre père seul, tout d'abord, répondit Patsy.

— Très bien! Mon frère et moi, nous répondrons à votre appel dès que vous aurez besoin de nous. Père sera ici dans une minute ou deux.

George sortit, fermant la porte derrière lui, et Patsy s'assit devant la table. Un roman populaire se trouvait là. Il l'ouvrit avec l'idée d'y jeter un coup d'œil pour se distraire en attendant.

L'ombre de sa tête se projetant sur les pages, il changea sa chaise de place pour avoir une meilleure lumière. Alors seulement il s'aperçut que les fenêtres étaient garnies de lourds rideaux, et que ces rideaux étaient tous baissés.

Cette circonstance lui avait échappé jusqu'ici parce la chambre était bien éclairée; il jeta alors autour de lui des regards curieux pour se rendre compte de la nature de cet éclairage.

Il vit que la lumière venait d'un grand nombre de lampes électriques placées le long de la corniche de la muraille, d'un côté. On ne voyait pas les lampes. Elles étaient dissimulées derrière un étroit écran qui pendait du plafond, et leurs rayons en frappant cet écran se réfléchissaient sur le mur et autour de la chambre, avec toute l'apparence de la lumière du jour.

— C'est assez bizarre, pensa Patsy. Mr. Dunbar a les yeux malades probablement et ne peut supporter la lumière directe du soleil quand il lit.

L'explication ne semblait pas bien convaincante; mais il n'essaya pas d'en trouver une autre en ce moment, car il savait que beaucoup d'hommes sont excentriques, simplement pour se distinguer des autres.

Il eut alors l'idée de s'assurer de la vue qu'on pouvait avoir de la fenêtre. Il posa son livre sur la table et traversa la chambre.

Le premier rideau qu'il toucha se trouva être solidement attaché, et il ne fit aucun effort pour l'écarter.

Il n'oubliait pas, non seulement qu'il ne devait rien faire qui pût faire soupçonner aux Dunbar qu'ils lui étaient suspects, mais aussi qu'il était dans la maison d'un gentleman. C'étaient deux bonnes raisons pour qu'il ne se permît pas de rien déranger.

Mais sa curiosité était plus éveillée que jamais.

Il alla à l'autre fenêtre. Le rideau y était de même solidement attaché, et derrière le rideau, il y avait la muraille nue.

Il revint au premier, qu'il examina de près. Il n'y avait là non plus aucun signe de fenêtre.

Cela était, certes, plus étrange que la lumière électrique qui éclairait la chambre, tout en donnant l'explication de l'emploi de l'électricité. Il n'y avait pas de passage pour la lumière du jour.

Il revint à la table et s'y assit pour réfléchir, car tout cela ne laissait pas de le troubler un peu. Il s'attendait bien à découvrir que les Dunbar étaient responsables de la disparition de Mr. Fillmore. Mais quel singulier homme devait être celui qui empêchait les rayons du soleil de pénétrer dans sa bibliothèque!

— Le vieux Dunbar est un sujet digne d'être étudié, pensa-t-il.

Cependant plusieurs minutes s'étaient écoulées depuis le départ de George.

Ce délai n'avait rien d'étonnant; le vieux monsieur était probablement couché et il lui fallait le temps de s'habiller. Peut-être, après tout, était-il réellement malade.

Cela n'aurait même rien de surprenant s'il était vraiment coupable d'avoir fait disparaître un ami qu'il avait connu toute sa vie.

Peutre-être ne viendrait-il pas à la bibliothèque du tout.

Patsy n'avait pas encore envisagé cette hypothèse. Elle lui traversa soudain l'esprit; mais il fut comme surpris de l'avoir. En tout cas, il n'était pas homme à agir inconsidérément. Il resta assis tranquillement, souriant et jetant de longs regards autour de cette chambre étrange.

Puis il tira sa montre et la tint ouverte devant ses yeux. Quand deux minutes se furent écoulées, il remit sa montre dans sa poche et alla vers la porte.

Il essaya de l'ouvrir doucement. Elle ne bougea pas.

— Je le pensais bien, murmura-t-il en laissant retomber sa main, je suis prisonnier.

Patsy sourit, mais ses yeux étincelèrent.

— Il y a désormais une chose bien certaine, de toute façon, se dit-il; les Dunbar sont dans l'affaire.

Il lui eût été égal d'être prisonnier, s'il avait pu faire son rapport à Nick Carter.

Il était très intéressant pour Nick de savoir ce qui lui était arrivé; cela suffirait à dissiper toute incertitude dans son esprit. Mais que pouvait faire Patsy dans ces conjonctures?

Le jeune détective réfléchit longuement.

Tout d'abord on pouvait compter que Nick ferait de son côté des découvertes comme il savait en faire.

Il n'y aurait rien de surprenant qu'il trouvât des témoignages accusateurs contre les Dunbar et qu'il vînt à la maison pour les arrêter. De cette manière, Patsy serait remis en liberté, sans doute; mais il ne considérait pas cette solution comme satisfaisante pour lui.

Patsy voulait faire quelque chose. Il aurait éprouvé de la honte à se laisser mettre sous clef sans contribuer pour sa part au succès de ce qu'ils avaient entrepris en commun.

Il lui sembla qu'il n'y avait qu'une seule bonne raison pour laquelle il serait préférable qu'il restât prisonnier: George Dunbar croyait qu'il avait mis la main sur Nick Carter; s'il le croyait réellement, il y avait beaucoup plus de chances pour que lui et les autres tombassent entre les mains du véritable Nick et du vigilant Chick.

D'un autre côté, les Dunbar devaient s'attendre que Nick Carter ne resterait pas dans cette chambre sans tenter un effort pour en sortir.

Il y avait encore une autre raison pour laquelle Patsy devait essayer de se délivrer: son devoir de détective était de trouver Mr. Fillmore en premier lieu. S'il était prouvé qu'il avait été victime d'un enlèvement, on pourrait plus tard en poursuivre les auteurs.

Après quelques secondes de ces réflexions, Patsy se mit à rechercher s'il y avait quelque moyen de s'échapper de sa prison.

Il essaya de nouveau d'ouvrir la porte sans faire de bruit. Le bouton tournait facilement, si facilement, en fait, qu'il était évident qu'il était indépendant du loquet. Quand il tirait sur ce bouton, ou qu'il le poussait, la porte ne bougeait pas plus que si elle faisait partie du mur plein. Il n'y avait pas de trou de serrure, et par conséquent aucune possibilité de se servir utilement de son « pique-pêne », l'outil inventé par Nick pour crocheter les serrures.

Cette porte paraissait faite de bois ordinaire; mais en la tâtant, il constata qu'elle était en fer, peut-être en acier.

Patsy examina encore, et avec plus d'attention, les fausses fenêtres. Cet examen ne lui apprit rien de nouveau ni d'important. Il semblait qu'il y eût des fenêtres en cet endroit quand la maison avait été construite, et qu'on les eût bouchées plus tard avec des briques.

Mais que le mur fût plein ou que les fenêtres fussent murées, cela revenait au même. Il était enfermé entre des parois qu'on ne pouvait percer qu'au moyen de lourds outils et en perdant un temps considérable.

Patsy songea un instant à découper avec son couteau les briques des fausses fenêtres; mais il ne douta pas que, s'il essayait, ses geôliers, prêts à tout, ne l'empêchassent, au bon moment, de s'évader de cette façon.

Non, ils ne le laisseraient pas certainement sortir de leur plein gré. Il ne pourrait leur échapper qu'en mettant leur vigilance en défaut.

Il était grand temps d'agir. Il y avait près d'une demi-heure qu'il attendait la visite de Dunbar le père. Celui-ci et ses fils devaient sûrement compter qu'un détective ne se laisserait pas enfermer ainsi sans de bruyantes protestations.

Patsy retourna vers la porte, et essaya de faire grincer le bouton en l'agitant. Il essaya aussi d'ébranler la porte, sans y réussir. Il se mit alors à cogner dessus en criant à tue-tête.

Il ne s'attendait pas à ce qu'on lui répondît, et personne ne lui répondit, en effet; mais il pensa qu'il avait été entendu et que, conséquemment, on savait qu'il s'était aperçu qu'on le retenait prisonnier.

Un cabanon de fou.

Quand Patsy cessa de cogner et de pousser des cris, il se retourna et aperçut dans la chambre un meuble qu'il n'y avait pas encore remarqué. C'était une espèce de buffet, différent de tout ce qu'il avait jamais vu ailleurs.

Supposez un cylindre en bois plein, tel que le tronc d'un gros arbre, d'environ trois pieds de haut et de six pieds de diamètre. Supposez encore que ce cylindre soit équarri d'un côté, et que, de l'autre, on en ait découpé un quart exactement en garnissant le bord de cette échancrure d'une galerie d'un pied de haut à peu près. Placez cette chose de telle sorte que le côté plat soit appuyé contre le revêtement en bois du mur lambrissé, et vous aurez un meuble ressemblant à celui que Patsy avait devant les yeux.

Il vit tout cela d'un coup d'œil, et encore d'autres choses; le meuble était poli comme de l'acajou, et dessus étaient posés plusieurs objets; mais le point le plus important pour lui, c'est que cette espèce de buffet ne se trouvait pas dans la chambre quand il y était entré.

Il avait donc été introduit, d'une façon ou d'une autre, pendant que Patsy faisait du vacarme contre la porte. Il ne pouvait y avoir d'erreur à ce sujet. Le détective avait été habilement pris au piège, mais maintenant il avait les yeux bien ouverts. Le buffet n'était pas dans cette chambre tout à l'heure, car il n'aurait pas manqué de le voir.

Patsy donna à ce meuble bizarre le nom de buffet à cause des choses qui se trouvaient dessus. Il y avait une théière en argent, une tasse, une soucoupe, une assiette, un sucrier, un pot à crème, une assiette avec petits pains, une autre avec de la viande froide, une petite bouteille de vin et un verre, une carafe d'eau, des couteaux, des fourchettes, du beurre, du sel... bref tout ce qu'un homme peut désirer pour faire un bon souper.

Le détective alla vers le buffet, et, pendant deux ou trois minutes, regarda attentivement toutes ces choses sans y toucher.

Il examinait et étudiait le problème. Il ne fut pas longtemps à comprendre. Le buffet faisait littéralement partie du mur de la chambre. Il était monté sur un pivot qui le faisait tourner en dedans et en dehors. Comme il était en bois plein, il ne laissait voir aucune lacune dans le mur, quand on le tournait vers la chambre, et, pour la même raison, quand on le tournait de l'autre côté, le mur, auquel il s'adaptait exactement, ne présentait aucune ouverture.

— Superbe! dit doucement Patsy; c'est simplement parfait! Ces gens-là doivent avoir l'habitude de recevoir des détectives.

Il saisit le buffet et le poussa lentement. Il obéit facilement à l'impulsion et Patsy aurait pu le faire disparaître dans le mur, s'il avait voulu.

Le jeune détective essaya de regarder dans la chambre adjacente, d'où venait le buffet; mais il y régnait l'obscurité la plus complète, et il ne put rien voir.

Alors il replaça le buffet comme il se trouvait quand il l'avait aperçu la première fois, et examina le lunch qui y était servi à son intention. Il n'avait pas faim, mais il aurait peut-être besoin de manger avant de sortir.

— Il est possible qu'ils retournent bientôt le buffet dans l'autre chambre, sans se préoccuper si j'ai mangé ou non, pensa-t-il.

Dans cette idée, il enleva le pain, la viande et quelques autres provisions, et les posa sur la table de la bibliothèque.

Parmi les plats, il y en avait un surmonté d'une cloche. Il souleva la cloche croyant y trouver du pain grillé; mais le plat ne contenait rien à manger.

A la place, il y avait une lettre adressée à Nicholas Carter, Esq., «le Grand Détective».

Patsy eut un bon sourire.

— Ils s'imaginent qu'ils sont spirituels, n'est-ce pas? se dit-il. Ils croient avoir fait une bonne capture, en prenant au piège le grand détective. Je me demande ce qu'ils diraient s'ils savaient que c'est seulement mon humble personne qu'ils ont attrapée? Que le diable les emporte! Je leur en montrerai d'autres, avant que j'en aie fini avec eux!

Naturellement, Patsy lut la lettre. Bien qu'elle fût adressée à son chef, elle était évidemment à l'intention de l'homme enfermé prisonnier dans cette chambre singulière.

La lettre était conçue en ces termes:

«Cher Mr. Carter!

Nous pensions bien que vous viendriez nous faire visite, mais ne croyez pas que nous soyons assez malins pour avoir fait préparer cette chambre exprès pour vous. Le temps nous aurait fait défaut, d'ailleurs; mais heureusement, elle était prête d'avance, à l'usage de tout visiteur importun. Le frère de notre père avait des accès de folie. Nous avions disposé cette chambre pour le recevoir. Quand il était

en proie à un de ses accès, nous l'enfermions là, où il ne pouvait faire de mal à personne ni à lui-même, et nous le laissions sortir quand l'accès était passé. Nous espérons que votre illustre esprit ne sera pas troublé à l'idée que vous êtes enfermé dans une chambre de fou. Comme vous avez probablement votre revolver sur vous, il est très possible que vous attentiez à vos jours, mais cela vous regarde; cependant vous pouvez compter sur nous pour faire remettre votre corps à votre famille. Quant au mal que vous pourriez faire à d'autres, nous n'en avons cure. Notre oncle dans sa folie, n'a jamais fait de mal à personne, et pour ce qui est de vous, nous en courrons les risques. Il n'est peut-être pas sans intérêt pour vous de savoir qu'aussitôt que nous eûmes appris que vous vous étiez chargé de l'affaire Fillmore, nous résolûmes de rentrer à la maison, car nous avons une haute idée de votre clairvoyante finesse. Nous fûmes persuadés que vous ne tarderiez pas à fixer vos soupçons sur nous, comme étant au fond de la disparition de Mr. Fillmore; et nous savions bien qu'une fois que vous seriez en campagne, il n'y aurait plus aucun espoir pour nous. La seule chose urgente était donc de vous mettre hors d'état d'entrer en campagne.

C'est pour cette raison que nous sommes revenus à la maison, préférant vous y rencontrer plutôt qu'à notre bureau, où, malheureusement, nous n'avons pas de local pour les détectives errants. Nous ne croyons pas utile de vous en dire davantage. Vous recevrez de la nourriture à de fréquents intervalles, et vous trouverez que le canapé est un lit de repos assez confortable. Quand le moment favorable sera venu,... c'est-à-dire dans quelques jours — nous entrerons en pourparlers avec vous pour vous rendre votre liberté. Jusqu'à ce moment, il sera parfaitement inutile que vous tentiez de vous échapper ou de nous proposer quoi que ce soit. Nous n'accorderons aucune attention à des tentatives de ce genre. En définitive, vous serez probablement assez sensé pour accepter nos conditions, qui seront de nature à nous garantir que vous nous laisserez tranquilles, une fois mis en liberté. Vous ferez aussi bien de vous résoudre à les accepter, dès qu'elles vous seront offertes, car, si vous les refusez, nous vous retiendrons prisonnier jusqu'à votre mort.

Nous espérons que les livres vous aideront à passer le temps agréablement.

Bien à vous.

George et Percy Dunbar.»

— Charmants garçons! se dit Patsy, après la lecture de cette épitre; ce sont vraiment de charmants garçons! Leur père doit en être fier. Je me demande pourquoi le vieux gentleman n'a pas, lui aussi, apposé sa signature sur ce papier? Oh! si Nick savait seulement! Ils ne disent pas qu'ils ont enlevé Mr. Fillmore, mais que pouvons demander de plus? Bah! Nick ou Chick trouveront leur piste, et je ne vois pas trop comment je pourrais leur être utile.

Il réfléchit un instant, puis son visage s'éclaira à une pensée soudaine qui lui traversa l'esprit.

Revenant à la table de la bibliothèque, il écrivit ce billet:

«Chers Messieurs!

Merci de vos compliments et de vos attentions. Je me figure que je suis aussi sensé que vous le supposez. Vous m'avez fait habilement tomber dans un piège et vous avez l'avantage sur moi. Je ne suis pas assez sot pour m'obstiner quand rien de bon n'en peut résulter.

Comme j'ai été un peu surmené récemment, je vais profiter de cette aventure pour me reposer jusqu'à ce que vous soyez disposés à me faire des propositions pour ma délivrance. Dans l'intervalle, j'aimerais bien fumer un bon cigare. Vous avez sans doute oublié d'en envoyer, en même temps que ce bon souper. Après avoir fumé, je pense pouvoir dormir, pour compenser les quelques nuits pendant lesquelles il m'a été presque impossible de le faire.

Bien à vous.

Nicholas Carter.»

Avec un large sourire qui lui épanouit la face, Patsy adressa ce billet à Dunbar et Fils.

Il émietta un peu de pain, se versa la moitié du vin, et fit d'autres simulacres de nature à faire croire qu'il avait mangé son souper. Puis il remit les plats sur le singulier buffet, posa la lettre bien en évidence, et repoussa le système dans le mur.

Il constata avec beaucoup d'intérêt que, lorsqu'il eut ainsi fait tourner le buffet sur son pivot, le mur ne présentait aucune trace d'ouverture, aucune solution de continuité dans la boiserie dont il était en partie revêtu.

C'était, selon toute apparence, un mur plein.

— C'est un fameux travail, murmura-t-il.

Et il s'assit pour attendre les évènements. Il n'attendit pas longtemps. Il entendit un faible déclanchement, comme si on avait pressé un ressort invisible, et le buffet, dans un mouvement de révolution lente, se présenta à l'intérieur de la pièce. Les restes du souper avaient été enlevés. A la place, il y avait une bouteille de whisky, un verre et une boîte de bons cigares. Il y avait aussi une autre lettre ainsi conçue:

«Cher Monsieur Carter!

Excusez notre négligence. Nous vous envoyons des cigares que nous pensons pouvoir garantir, car c'est de la marque que nous fumons nous-mêmes. Aussi de bon whisky, si cela peut vous faire plaisir. Nous appelons votre attention sur une erreur dans votre lettre si polie. Vous l'avez adressée à Dunbar et Fils. Permettez-moi de vous dire que Dunbar, le chef de la maison, notre père respecté, n'a rien à voir dans cette affaire.

Bien à vous. Les Fils Dunbar.»

— Des blagues! murmura Patsy. Je ne crois pas ça. Je parie, au contraire, que le vieux y est jusqu'au cou.

Il n'était pas besoin de réfléchir plus longtemps là-dessus, et, sans plus tarder, il entama l'exécution du plan qu'il avait conçu.

Il aurait voulu convaincre les Dunbar que sa lettre était l'expression de la vérité, car s'ils croyaient qu'il allait se coucher et dormir, ils seraient d'autant moins sur leurs gardes.

Aussi il alluma son cigare et en tira pendant quelques moments des bouffées dont il dirigeait la fumée sur le buffet qu'il avait repoussé en partie.

Cela permettait à la fumée de pénétrer dans la pièce voisine; et l'on en conclurait, sans doute, qu'il faisait ce qu'il avait dit.

— Eh! dites donc! appela-t-il en penchant la tête tout près du buffet.

Aucune réponse, ni à ce premier, ni à un second appel.

— Oh! très bien! continua-t-il d'un air de bonne humeur. Vous n'avez pas besoin de parler si ça ne vous convient pas. Je voulais seulement vous dire merci.

Alors, il repoussa le buffet et jeta le cigare dans un cendrier. Il consulta sa montre. Cinq heures. Il y avait près d'une heure qu'il était prisonnier.

Reprenant ses réflexions, Patsy se dit qu'aucun prisonnier ne pourrait vivre dans ce local étrange, s'il n'y avait pas un moyen pour en renouveler l'air. Et en effet, en levant la tête vers le plafond il aperçut l'ouverture d'un ventilateur.

Il était placé dans un coin et défendu par des barreaux de fer. Tant pis! sa seule chance possible d'évasion était là.

Il pensa que les murs étaient si épais qu'on pouvait faire beaucoup de bruit, sans danger d'attirer l'attention du dehors, car si cette chambre avait été réellement construite pour y enfermer un fou, on avait dû faire en sorte que les gens de la maison ne fussent pas ennuyés par ses cris.

Malgré cela, Patsy se mit à l'ouvrage avec prudence. Les Dunbar pouvaient bien être aux écoutes ou aux aguets derrière quelque ouverture cachée.

Il prit le canapé et le dressa au-dessous du ventilateur. Ayant placé une chaise devant le canapé, il grimpa jusqu'au haut du meuble ainsi placé de champ et vit qu'il pouvait atteindre l'ouverture.

Elle était plus étroite qu'il ne l'avait supposé, mais pas trop petite pour lui, car il était mince et svelte. En se servant d'une autre chaise qu'il placerait au sommet du canapé, il pourrait s'introduire dans ce passage, quand il en aurait enlevé les barreaux de fer. C'était le second problème à résoudre. Parmi les outils nécessaires dans son métier, et qu'il portait toujours sur lui, il y avait une scie fine et un tournevis.

Il espérait que les barreaux étaient fixés par des vis. En ce cas, quelques minutes lui suffiraient pour dévisser et enlever les barreaux.

Malheureusement, il se trouva que les barreaux avaient leurs extrémités engagées dans le mur et qu'ils étaient probablement assujettis de l'autre côté au moyen de crampons. Il ne lui restait donc plus qu'à se servir de la scie, et Patsy se mit à l'ouvrage.

Ce fer n'était pas dur, en tant que fer, mais c'était du fer tout de même, et comme le brave détective devait lever les bras au-dessus de sa tête en travaillant de manière à ne pas faire de bruit inutile, la besogne n'avançait que lentement.

Tout vigoureux qu'il fût, il était obligé de temps en temps de s'arrêter pour reposer ses bras.

Enfin, il réussit à scier l'une des extrémités d'un barreau. Il le saisit et tira de toutes ses forces pour le courber. Le barreau remua à peine. Il lui fut impossible de le faire fléchir. Alors, il eut de nouveau recours à la scie et scia à moitié l'autre extrémité du barreau, qu'il put alors abaisser facilement.

Il regarda de nouveau à sa montre et fut aussi étonné que consterné. Il était sept heures moins un quart. Il lui avait fallu plus d'une heure et demie pour enlever un seul barreau, et il y en avait encore quatre!

Il se demanda si c'était la peine de continuer. En attendant il sauta à terre et mangea une partie du souper qu'il avait retiré du buffet.

Ayant repris des forces, il se sentit mieux et se remit au travail. Au train dont il allait il calcula qu'il aurait terminé sa besogne vers une heure du matin, ou un peu plus tard.

Mais, en fait, il avait fini avant minuit. Cette avance était due à ce qu'il prenait moins de précautions pour ne pas faire de bruit.

Il n'avait nullement été inquiété, et n'avait entendu aucun bruit venant des autres parties de la maison.

Il en avait conclu qu'à l'exception du ventilateur, il n'y avait pas d'autre ouverture à sa chambre et qu'il était inutile de prendre tant de précautions. Une autre chose contribua à le rassurer: vers neuf heures, les lumières électriques furent éteintes. Cela semblait montrer que ses geôliers le croyaient endormi. Il se demandait s'ils étaient restés à la maison pendant tout ce temps-là.

Evidemment, ils découvriraient son absence le matin, quand ils s'apercevraient que le déjeuner qu'on aurait, sans doute, posé sur le buffet tournant, n'avait pas été mangé. Mais avant cette découverte, Patsy espérait bien avoir rejoint Nick et amené l'arrestation des Dunbar.

Aussitôt que l'ouverture du ventilateur fut débarrassée des barreaux de fer. Patsy s'y glissa sans perdre de temps, mais non sans peine... Le passage était horriblement étroit, si étroit qu'il pouvait à peine remuer bras et jambes pour se pousser en avant.

Il y réussit cependant, lentement, pouce par pouce, et enfin arriva en haut, où la girouette, fixée à l'extrémité du ventilateur, l'empêcha d'aller plus loin.

Cela ne l'arrêta que peu d'instants. Elle n'était pas assujettie aussi solidement que les barres de fer du bas, et après quelques efforts et secousses, Patsy brisa cet obstacle dont il jeta les débris sur le toit, et il se hissa doucement dehors.

La nuit était calme et sereine. Il s'était échappé de la chambre du fou, mais il était à soixante pieds et plus du sol. Il ne se trouvait pas dans une meilleure situation, à moins qu'il ne pût descendre sans attirer l'attention.

Ce n'était pas comme s'il eût été sur le toit d'une maison faisant partie d'une rangée ou d'un bloc, d'où il aurait pu gagner le toit de la maison voisine. Dans ce cas, en passant d'un toit sur l'autre, il aurait bien fini par trouver une trappe ou lucarne, par laquelle il serait descendu pour prendre l'escalier et sortir dans la rue, comme s'il habitait la maison.

Mais la maison des Dunbar était séparée des autres de tous côtés, par de larges espaces; il n'y avait pas de marquise sur la cour, ni de tuyau de gouttière pour l'aider à descendre.

Patsy aperçut cependant une trappe sur le toit et il se décida à s'en servir, c'est-à-dire à pénétrer par ce moyen dans la maison même, au risque d'être découvert. Il n'y avait pas d'autre chose à faire, à moins de rester là toute la nuit sans bouger.

La trappe ne lui donna aucune difficulté; elle n'était pas attachée à l'intérieur. Avant de s'y engager, Patsy mit son habit de travers, appliqua sur sa figure des favoris grossiers, en un mot, se donna l'aspect d'un véritable cambrioleur.

Les premières marches, un peu raides et rudes, le conduisirent à ce qui était évidemment une chambre de réserve où l'on mettait les provisions. Il dirigea dans cette chambre un rayon de sa lanterne de poche, puis il en cacha rapidement la lumière.

Une porte se trouvait devant lui; elle était ouverte.

L'ayant franchie, il chercha son chemin à tâtons et reconnut qu'il était sur le palier d'un étage, au haut d'un escalier. Il le descendit, très heureux de constater que ses pas ne faisaient pas craquer les marches.

Il n'avait plus qu'à descendre une demi-douzaine de marches de cet escalier, quand il fit un faux pas en heurtant quelque chose de mou et tomba la tête en avant.

Un miaulement perçant lui apprit qu'il avait mis le pied sur un chat endormi. Peu importait quelle était la cause de sa chute, mais il avait trébuché et avait fini de descendre en faisant un vacarme qui ne pouvait manquer d'éveiller tout le monde dans la maison. Et, en effet, il avait à peine eu le temps de se relever quand il entendit des pas précipités de tous les côtés et des cris de: Au voleur! A l'assassin!

C'étaient des femmes qui poussaient ces cris.

Patsy s'élança dans la direction des voix, dardant un rayon de sa lanterne pour éclairer sa fuite. Il vit un escalier devant lui et fit un bond pour l'atteindre.

— Halte-là! ordonna une voix sévère.

Patsy descendit d'un élan la moitié des marches. Il entendit derrière lui la détonation d'un pistolet et la balle s'enfonça dans le mur.

D'un autre élan, le détective descendit les autres marches. Ce n'était pas un endroit à rester en place pour se battre. Son seul espoir était de sortir de la maison, sans que les habitants soupçonnassent que c'était leur prisonnier qui s'échappait. S'il continuait à courir, ils croiraient avoir affaire à un cambrioleur.

— Arrête-le, George! cria une voix d'en haut.

Patsy comprit qu'il avait un autre étage à descendre et il traversa précipitamment le palier pour trouver les marches.

Soudain une lumière parut devant lui. Dans le premier jaillissement de cette lumière, il vit George Dunbar la main posée sur un bouton électrique. Le détective leva le bras et brisa le globe en morceaux. La maison fut de nouveau plongée dans les ténèbres.

Pendant cette lueur, si brève, il avait aperçu les marches. Il repoussa violemment George de côté, tira un coup de pistolet dans le plancher pour l'effrayer, et se précipita dans l'escalier.

Au pied des marches se trouvait la porte de la rue. Elle était fermée à clef et retenue par des chaînes.

Pendant qu'il tournait la clef et détachait la chaîne, il s'écria d'une voix rauque:

— Arrière, ou je tire sur vous tous, sans merci!

Furent-ils épouvantés par cette menace; il ne le sut pas, et ne s'arrêta pas, vous pouvez en être certain, pour s'en assurer.

D'une secousse il ouvrit la porte et, une fois dans la rue, il se mit à courir de toutes ses forces. Il pensait que la rapidité de sa fuite convaincrait les Dunbar que c'était un cambrioleur et non leur prisonnier, qui fuyait à toutes jambes. Il n'avait pas peur de rencontrer un policeman, auquel il aurait facilement expliqué sa conduite.

A une centaine de mètres derrière lui, il entendit les voix des Dunbar qui criaient: Au voleur! pour jeter l'alarme dans le voisinage.

Patsy se mit à rire, arracha sa fausse barbe, remit son habit à l'endroit, et, cessant de courir, se mit à marcher d'un pas tranquille.

Il se détourna bientôt pour éviter la rencontre de gens qu'à la clarté des réverbères il voyait arriver en courant.

Quelques minutes plus tard, il montait dans un tramway, pour se rendre à l'Auditorium Hôtel faire son rapport à Nick.

A la recherche du cambrioleur.

— A-t-il volé quelque chose?

— Attends un instant, je vais te le dire.

C'était Percy Dunbar qui faisait cette question à George, qui lui fit cette réponse.

Les échos de la maison répétaient encore les cris perçants des femmes épouvantées, et le jeune homme était d'autant plus furieux de sa courte lutte avec le cambrioleur qu'il était plus désappointé du résultat.

Pendant un moment il avait cru qu'il tenait l'homme. Et voilà qu'avant d'avoir pu distinguer les traits du cambrioleur, celui-ci avait adroitement brisé le globe de la lumière électrique et avait bousculé George Dunbar assez rudement pour l'envoyer chanceler au bout du corridor.

Percy était surexcité, lui aussi; mais il éprouvait une certaine satisfaction à la pensée que le cambrioleur était sorti de la maison sans lui faire de mal.

— Monte là-haut et essaie de calmer les domestiques, dit George en entendant du tumulte du côté de leurs chambres.

— Très bien, George!

— Je vais faire une ronde en bas, et puis j'irai voir si père n'a pas été dérangé par ce vacarme.

George avait déjà descendu la moitié des marches; il vit alors que le cambrioleur avait laissé la porte ouverte. Il sortit sur le perron et entendit le bruit de pas rapides qui s'éloignaient dans la rue.

— Au voleur! au voleur! cria George trois ou quatre fois du seuil de la porte. Il était tenté de se mettre à la poursuite de l'individu qu'il croyait voir courir. Mais il réfléchit et rentra chez lui.

L'idée lui avait traversé l'esprit que le cambrioleur pourrait bien avoir des complices encore cachés dans la maison, et qu'il y aurait des chances de les prendre. En tout cas, il était nécessaire de fouiller la maison dans tous les coins.

George tourna les boutons électriques pour éclairer le vestibule et commença son examen dans la salle à manger, pensant que c'était là qu'un cambrioleur se rendrait, probablement, tout d'abord, pour s'emparer de l'argenterie. Il constata naturellement que rien n'avait été dérangé. Puis il visita les chambres du premier étage.

Dans l'intervalle, Percy, suivant les instructions de son frère, était monté à l'étage supérieur pour calmer l'agitation des domestiques. Il trouva là trois femmes pressées l'une contre l'autre à l'extrémité du corridor. Elles poussèrent des cris encore plus perçants quand il approcha.

— Ne faites pas les sottes, dit-il; il n'y a aucun danger. Ne savez-vous pas qui je suis?

— Oui, dit l'une, d'une voix tremblante; c'est Mr. Percy. Mais ce n'est pas vous qui êtes descendu par le toit?

— C'est absurde! s'écria Percy. Qu'entendez-vous par là?

— Parce que, expliqua la servante, Sarah l'a entendu qui descendait du toit.

— C'est impossible! Racontez-moi çà vite! dit Percy très ému.

— Je ne dormais pas très bien, monsieur, répondit la femme à laquelle il s'adressait, et j'ai cru entendre des pas sur le plancher au-dessus de ma tête. Puis, le bruit cessa et j'allais ne plus y penser quand j'entendis le chat pousser des cris, le bruit d'une chute, des coups de pistolets et le reste.

— Vous avez dû vous tromper pour les pas entendus sur le plancher au-dessus de votre tête. Aucun cambrioleur ne s'aviserait de monter jusque-là.

— Cependant il devait se trouver à cet étage, monsieur, insista une autre servante; autrement comment aurait-il fait la culbute par-dessus le chat pour tomber sur ces marches?

Percy ne put répondre à cet argument. Il lui parut tout à coup que cette observation n'était pas sans valeur. Le cambrioleur avait du se trouver à l'étage des domestiques, d'une façon ou d'une autre. Mais qu'est-ce qu'un cambrioleur pouvait trouver là-haut qui valût la peine de courir des risques pour s'en emparer?

L'idée ne lui vint pas, non plus qu'à son frère, que l'homme qui causait tant d'émoi pût être leur prisonnier. La chose étant inimaginable, ils n'y pensèrent même pas. Mais il y avait quelque chose d'inexplicable dans les mouvements du cambrioleur, à travers la maison.

— Vous ferez mieux d'aller vous coucher, dit Percy aux femmes, d'un air tranquille. Il y a...

Elles ne le laissèrent pas achever.

— Oh! non, non! s'écrièrent-elles en chœur. Il y en a peut-être un autre dans la mansarde.

— C'est absurde! Allons, assez d'histoires. Il n'y a personne là-haut.

— Il pourrait y avoir quelqu'un, Mr. Percy, répétèrent-elles avec obstination. Montez-y, s'il vous plaît, pour voir.

— Je ne fermerai pas les yeux dans cette maison, tant que quelqu'un n'aura pas été là-haut! s'écria Sarah.

— Peuh! grommela Percy; s'il n'y a pas d'autre moyen de vous tranquilliser, je monte y regarder. Mais calmez-vous maintenant. Ce n'est pas la peine d'alarmer la ville entière.

Il monta à l'étage supérieur, et naturellement ne constata aucun désordre. Il n'y avait pas de lumière électrique à cet étage; mais il put s'assurer, en faisant flamber quelques allumettes, que personne n'était venu rôder par là.

Il leva la tête vers la trappe. Elle était fermée comme d'habitude. Les servantes s'étaient évidemment trompées. Il était, après tout, possible que le cambrioleur eût grimpé sur le toit au moyen d'échelles. Il ferait donc bien d'examiner tout. Mais si la trappe était attachée en dedans, il serait bien inutile de poursuivre les recherches de ce côté.

Percy gravit les raides échelons qui conduisaient à la trappe. Celle-ci n'était pas attachée! Il la souleva et regarda sur le toit. Il ne put rien apercevoir dans l'obscurité; alors il se glissa dessus. Comme il ne pensait pas à autre chose qu'à des échelles possibles, il ne s'approcha pas de la cheminée qui émergeait au milieu du toit, près de laquelle le ventilateur brisé aurait pu attirer son attention et éveiller ses soupçons.

Au lieu de cela, il courut vivement le long des bords du toit. Il ne découvrit aucune échelle, et il en tira la conclusion que Sarah et les autres s'é-

taient trompées. Le cambrioleur n'avait pas pénétré dans la maison par cette voie.

George n'avait pas terminé son inspection du rez-de-chaussée, quand il entendit son père qui l'appelait.

— J'espère que vous n'avez pas été réveillé, père, dit George en réponse à son appel. Il n'y a pas lieu d'avoir de l'inquiétude.

— Pas lieu d'avoir de l'inquiétude! répéta le vieillard stupéfait. Un vacarme épouvantable, avec coups de pistolets et hurlements sauvages, vous appelez cela ne pas avoir de causes pour s'inquiéter? Avez-vous perdu l'esprit, George? ou bien, qu'est-ce que cela veut dire?

— Je voulais dire qu'il n'y a pas maintenant lieu de s'alarmer.

— Je le vois assez.

— Nous avons reçu la visite d'un cambrioleur.

— Je n'en ai pas douté un instant.

— Il n'a rien emporté à cet étage. Je l'ai visité partout.

Il a dû prendre peur et s'enfuir avant d'avoir en le temps de faire main basse sur quoi que ce soit.

— C'est probable. Rien ne paraît avoir été enlevé d'ici.

Le vieux Mr. Dunbar parlait du deuxième étage, où il se tenait en haut des marches.

— Mais il y a quelque chose de dérangé à l'électricité.

— Le globe du vestibule est brisé en morceaux, père, dit George.

Et il expliqua comment c'était arrivé.

— Vous ferez mieux de vous coucher, à présent, père. Percy et moi, nous allons faire notre tour d'inspection à cet étage, pour voir s'il ne manque rien.

A ce moment Percy descendait de la mansarde.

— Ça va bien, père, dit-il; ne soyez pas inquiet. Aussitôt que nous aurons visité les chambres de votre étage et que nous saurons ce qu'il y a dire à la police, nous irons la prévenir et nous reviendrons nous coucher.

— Très bien, dit Mr. Dunbar en se dirigeant vers sa chambre. Je n'ai pas envie de rester debout plus longtemps. Je pense que vous êtes bien sûrs qu'il n'y a pas d'autre personne étrangère dans la maison.

— Tout à fait sûrs, répondit Percy; à moins qu'elle ne soit à cet étage-ci ce qui est bien improbable. Nous le saurons dans cinq minutes.

— Vous pouvez en être sûrs dès maintenant, fit le vieillard, arrivé à la porte de sa chambre, où les deux jeunes gens l'avaient accompagné le long du corridor.

— Que voulez-vous dire?

— Simplement que j'ai visité tout l'étage moi-même.

— Oh!

— Oui. Je n'avais pas besoin qu'on me dise, quand j'ai été réveillé par le tapage, qu'un cambrioleur avait pénétré dans la maison. J'étais convaincu que vous autres, garçons, vous vous chargeriez de l'individu, et alors j'ai parcouru toutes les chambres de cet étage.

— Avez-vous trouvé quelques traces du voleur?

— Oui, dans la chambre de votre oncle Grégoire.

Les deux frères échangèrent des regards stupéfaits.

George fut si violemment ému de cette déclaration que le pistolet qu'il tenait à la main depuis le commencement de l'aventure lui échappa des doigts et tomba sur le plancher.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Mr. Dunbar en se retournant vivement.

— Rien, répondit George d'une voix étouffée. Mon pistolet a glissé de ma main, c'est tout.

Il se baissa pour ramasser son arme, et il y mit du temps, de peur de montrer à son père son visage bouleversé. Percy était à ce point abasourdi qu'il ne pouvait bouger.

— Vous devriez faire plus attention, quand vous maniez des armes à feu, remarqua le vieillard en se disposant à se mettre au lit, car ils étaient entrés ensemble dans la chambre.

Son regard s'arrêta par hasard sur Percy.

— Sur mon âme! s'écria-t-il, on dirait, mes garçons, que vous êtes aussi pusillanimes que des femmes! Percy, vous êtes pâle comme un spectre! Je croyais que vous n'aviez pas peur!

— Je n'ai pas peur, père, répondit Percy, en lançant à son frère des regards affolés. C'est la lumière qui me fait paraître si pâle, je suppose, et aussi parce que je ne suis habillé qu'à moitié.

Le vieux gentleman fit entendre un grognement d'impatience et s'étendit sur son lit.

— Vous disiez, père, que vous avez regardé dans la chambre de l'oncle Grégoire? demanda George, faisant un violent effort pour que sa voix ne trahît pas son émotion.

— Oui, j'ai regardé partout. Je n'ai pas passé un seul cabinet; j'ai même regardé sous les lits. Je n'ai jeté qu'un coup d'œil dans la chambre de Grégoire; mais il me suffit pour me convaincre que le cambrioleur y avait passé. Je ne l'ai pas examinée à fond, car évidemment, il n'y a rien là qui puisse tenter un cambrioleur.

— Non, rien, à l'exception des livres, fit remarquer George, qui tâchait de paraître calme, mais dont la voix tremblait.

— Il ne se serait pas embarrassé des livres; mais il a dû penser qu'il y avait quelque chose à faire pour lui dans cette chambre, car les meubles y étaient entassés d'une façon bizarre dans un coin. Je ne serais pas étonné qu'il en soit tombé un, pendant qu'il était à l'ouvrage, et que ce soit cela qui l'ait l'effrayé et ait commencé le tapage.

— Probablement, dit George d'une voix faible.

Les deux frères échangèrent de nouveau des regards anxieux.

— Je me demande ce qu'il essayait de faire? continua le vieux gentleman en s'allongeant commodément dans son lit. Il a dû avoir l'idée que cette pièce communiquait, de façon ou d'autre, avec un caveau recélant des trésors. C'est heureux, hein? qu'il n'ait pas refermé la porte sur lui en entrant! Car il n'aurait jamais pu ressortir.

— Très heureux pour lui, fut tout ce que Percy parvint à dire.

Sur un nouveau coup d'œil de l'un à l'autre, Percy se glissa sans bruit hors de la chambre.

— Oui, ce fut heureux pour lui, reprit innocemment le vieillard; car s'il avait refermé la porte, il serait resté prisonnier sans espoir de délivrance. Nous n'aurions pas même su qu'il était là, à moins que ses cris de désespoir n'eussent fini par attirer notre attention.

— Faut-il éteindre maintenant, père? demanda George.

— Oui, vous pouvez... Attendez. Avez-vous découvert comment l'individu est entré?

— Pas encore. Nous ne nous coucherons pas avant de le savoir. Bonne nuit!

— Bonne nuit, George. Je ne crois pas que j'aurai envie d'aller au bureau demain matin. L'étrange disparition de Mr. Fillmore et cet incident m'ont durement secoué.

— Voulez-vous que je vous donne quelque chose pour vous faire dormir?

— Non, je m'en passerai. Naturellement, vous n'avez rien entendu dire au sujet de Mr. Fillmore depuis que j'ai été me coucher.

— Pas un mot.

— Eh bien, bonne nuit! Informez la police, mais ne me dérangez pas, à moins que ce ne soit nécessaire.

George promit et tourna le bouton électrique. Alors il ferma la porte de la chambre de son père et se dirigea doucement le long du corridor vers le cabanon dans lequel Patsy avait été renfermé.

Il y trouva Percy debout, comme cloué au plancher, les yeux grand ouverts devant les meubles entassés dans le coin. Sans tourner la tête quand son frère entra, Percy montra du doigt l'ouverture du ventilateur.

— Regarde-moi çà, murmura-t-il. Il est sorti par là. C'est heureux que père ne s'en soit pas aperçu.

— Eh bien! grommela George, avec un épouvantable juron; si tu vois quelque chose d'heureux dans la situation, c'est plus que je ne saurais faire, quant à moi!

— Je sais, je sais, George; c'est une sale affaire. J'ai pensé un instant, quand père a parlé de porte ouverte, que le détective avait passé près de lui, d'une façon ou d'une autre à son insu; mais tu vois, c'est bien évident, c'est par là qu'il s'est enfui.

— Oui, s'écria George, et cela veut dire que Nick Carter est en liberté. Voilà le fait important, et c'est tout ce qu'il est nécessaire de savoir.

— Naturellement; mais je suis complètement abasourdi. Que diable pouvons-nous faire? Mais qu'est-ce que tu fais maintenant, George?

George remuait fébrilement les livres et les papiers qui étaient sur la table.

— Je cherche les lettres que je lui ai écrites. Elles contenaient un aveu, comprends-tu?

— Oui, répondit Percy se calmant tout à coup. C'était ton idée...

— Je le sais; mais tu es aussi menacé que moi.

— Et c'est toi qui as écrit ces lettres.

— Eh bien, quoi, après tout? Tu n'as rien trouvé à redire quand je t'en ai parlé.

— Cela ne veut pas dire que j'aurais fait une confession écrite.

— Peut-être pas, mais tu es toi-même pris dans les filets d'une femme qui te fait commettre des extravagances.

— Allons, George! interrompit Percy en posant la main sur le bras de son frère. Que gagnerons-nous à nous disputer? Nous y sommes tous les deux, n'est-ce pas? L'un peut-il s'en tirer en y laissant l'autre?

— Non.

— Eh bien! restons unis. Je suis d'avis que nous avons été une paire de fous maladroits, et peut-être suis-je le plus sot des deux; mais s'il y a un moyen quelconque de se tirer de ce mauvais pas, il nous faut le chercher et le trouver ensemble.

— Très bien, Percy.

— Tu ne trouves pas les lettres, hein?

— Pas une bribe.

— Bien sûr que Carter n'a pas été assez nigaud pour s'en aller sans les emporter avec lui. C'est un témoignage suffisant pour nous faire condammer.

— Pour nous faire pendre, dit George.

— Grand Dieu! J'espère que nous n'en arriverons pas là! Mais, en tout cas, ce serait de la folie de rester ici.

— Pour sûr! Carter est probablement en train de revenir avec la police pour nous arrêter.

— Nous ferons donc mieux de filer avant son arrivée. Allons, viens! Si père nous entend sortir, il supposera que nous allons faire notre rapport à la police.

La vitrioleuse.

Nick en parlant de la part qui incomberait à Ida dans leurs recherches communes, l'avait considérée comme facile. Elle en eut une opinion différente dès le début, bien qu'elle n'en dît rien.

Elle avait pour mission de faire la connaissance d'une femme et de découvrir si cette femme était complice de la disparition d'un homme qu'Ida n'avait jamais vu.

Naturellement Nick lui avait donné le signalement complet de Mr. Fillmore, et, avec ce signalement et l'adresse de Mrs. Harding comme seuls guides dans ses recherches, Ida se mit en route.

Parmi les cochers que de temps à autre elle avait eus à son service à Chicago, il y en avait un dont elle avait remarqué la vive intelligence et la promptitude à exécuter fidèlement ce qu'elle lui disait de faire.

Elle retourna à l'hôtel où elle était descendue dans l'espoir de l'y rencontrer, et elle le trouva heureusement, qui attendait la clientèle.

Il n'ignorait pas la profession de la jeune femme, et il suffit qu'elle lui dît:

— J'ai une nouvelle affaire, pour éveiller son intérêt.

Ida lui ordonna de passer lentement devant la maison de Mrs. Harding et de s'arrêter au premier coin de rue au-delà; elle déciderait alors de ce qu'il lui conviendrait de faire.

Elle pensait que l'aspect extérieur de la maison de Mrs. Harding lui donnerait une idée quant à la meilleure manière de faire la connaissance de cette dame.

Une superbe victoria, attelée d'une magnifique paire de chevaux, avec un imposant cocher sur le siège, était arrêtée devant la maison de Mrs. Harding, quand la voiture d'Ida passa au petit trot.

— Elle reçoit une visite en ce moment, pensa Ida.

Elle changea aussitôt d'opinion; car elle avait à peine dépassé la maison, que la porte s'ouvrit et qu'il en sortit une femme qui se mit à descendre les degrés du perron.

A ses manières et à ce détail que personne ne l'accompagnait à la sortie, Ida eut la conviction que cette dame était de la maison.

— Ce doit être Mrs. Harding elle-même, conclut-elle.

Elle était extraordinairement belle, de grande taille, mais bien proportionnée. Elle avait les joues très colorées, les cheveux noirs, les yeux noirs et perçants.

Sa démarche dénotait l'énergie, et de toute façon elle paraissait être une femme accoutumée à commander.

— Dangereuse! murmura Ida.

Elle se retourna pour regarder par la petite vitre à l'arrière du cab, et elle vit Mrs. Harding — autant dire tout de suite qu'Ida ne s'était pas trompée dans ses conjectures — monter dans sa victoria.

En même temps le cab s'arrêtait, car il était arrivé au coin indiqué.

— Vous voyez cette victoria derrière nous? dit Ida au cabman.

— Oui, Miss.

— Suivez-la.

Cela suffit. Le cocher avait été déjà employé dans des affaires semblables, et il y prenait plaisir.

Il y avait toujours quelque chose de passionnant dans les besognes de Miss Ida Carter, et elle ne manquait jamais de donner un généreux pourboire.

Ida ne s'inquiéta plus de la victoria, sachant qu'elle pouvait se fier à son cocher.

Au bout d'un certain temps, le cab s'arrêta et le cocher descendit.

Regardant par la portière, Ida vit qu'elle était près du grand magasin de Marshall Field & Compagnie.

— Elle est entrée là, dit le cocher.

— Dans le magasin de Marshall Field?

— Oui, Miss.

— Avez-vous une clef anglaise?

— Certainement, mademoiselle. J'en ai toujours une. Elle est sous le siège.

Une douzaine de voitures de genres différents étaient alignées devant le magasin et il y en avait beaucoup d'autres dans la rue; sur les trottoirs se pressait une multitude de passants.

— Croyez-vous, demanda Ida, que vous pourriez vous approcher de cette victoria et tranquillement desserrer l'écrou de l'une des roues?

— Par le ciel! s'écria le cocher; je vous demande pardon, Miss; mais vous m'avez presque coupé la respiration. Avec tous ces gens autour de nous!... Sans compter les policemen...

— Je le sais; mais en allant rôder nonchalamment près de la voiture, comme si vous n'aviez rien à faire pendant que votre client est dans le magasin, personne ne fera attention à vous. Tous ces gens ont chacun d'autres soucis qui les préoccupent.

Voyez-vous, continua sérieusement Ida (car elle avait résolu d'intéresser ce brave homme à cette opération périlleuse), je veux qu'un accident arrive. Dès qu'elle se remettra en route, je désire que votre voiture accroche la victoria de façon à la mettre hors d'usage. Si l'écrou est desserré, la collision fera tomber la roue. Alors la personne que je suis sera obligée de descendre. Je vous gronderai furieusement et je l'inviterai à prendre place dans ma voiture pour la ramener chez elle. Naturellement vous savez que je suis responsable et prête à payer les dégâts, et que je vous soutiendrai si vous avez des ennuis avec la police.

Les yeux du cocher étincelaient.

— Alors c'est un bon plan, ça? dit-il?

— C'est le meilleur qui me vienne à l'esprit. Il faut que cette femme m'invite à entrer chez elle.

— Ça va bien, Miss. Je vais essayer.

— Ne desserrez pas trop l'écrou. Je veux que la voiture puisse s'éloigner et que la collision ne se produise qu'à quelque distance d'ici.

— J'ai compris, Miss.

Le cocher prit sa clef anglaise, retroussa ses manches et traversa la chaussée d'un air indolent.

Comme il arrivait près de la victoria, la voiture qui était en ligne derrière elle s'éloigna.

Ce fut une circonstance heureuse, car le cocher de cette voiture aurait certainement vu ce qui se passait.

Comme s'il voulait se garer des passants, le cocher d'Ida se rapprocha de la victoria et resta un instant au même endroit, comme collé contre la roue.

Puis il revint sur ses pas, les yeux brillants de malice, les lèvres serrées pour dissimuler un sourire satisfait.

— Ça y est, Miss, murmura-t-il.

— Bien! dit Ida. Vous savez ce qui vous reste à faire.

Elle s'adossa au fond de la voiture et attendit. Quelques minutes plus tard, Mrs. Harding sortit du magasin et monta dans sa voiture, qui s'éloigna.

Le cab d'Ida marchait immédiatement derrière la victoria.

Après avoir passé trois ou quatre blocs de maisons, la victoria s'engagea dans une autre rue.

A ce moment, le cab roula plus rapidement et dépassa la victoria.

Il y eut une secousse violente et un sourd craquement.

Ida poussa les hauts cris, comme si elle avait une peur terrible. La roue gauche de la victoria se détacha et le corps de la voiture s'affaissa et porta sur le sol.

Pendant un moment les chevaux de Mrs. Harding se cabrèrent follement, mais le cocher ne tarda pas à les maîtriser.

Ida était sortie précipitamment de son cab; elle aida Mrs. Harding à se dégager de sa voiture brisée.

La belle Mrs. Harding était toute saisie et légèrement pâle; mais elle n'avait pas la moindre blessure.

— Stupide idiot! s'écria Ida en s'adressant à son cocher qui avait pris un air horriblement épouvanté, comment avez-vous pu être aussi maladroit? Voyez ce que vous avez fait?

Elle se tourna alors vers Mrs. Harding.

— Je suis désolée, madame. C'est la faute de mon imbécile de cocher.

— C'est un malheureux accident, dit le cocher humblement.

— Descendez vite et voyez si vous ne pouvez pas y porter remède, alors! s'écria Ida. Je vous assure, madame, que je ne veux pas que vous ayez à souffrir de cette épouvantable histoire!

— Je ne suis pas blessée, je vous remercie, répondit Mrs. Harding d'une voix un peu tremblante; mais je crains bien qu'il ne soit nécessaire d'envoyer ma voiture chez le carrossier. On ne pourra pas la réparer ici, c'est facile à voir.

— Comme c'est irritant! s'écria Ida. Il faut que vous preniez ma voiture, madame; permettez-moi d'insister; j'en trouverai une autre.

— Oh! non, il ne faut pas que vous fassiez cela, interrompit Mrs. Harding. Ce n'est pas de votre faute.

— Mais c'est de la faute de mon cocher, et je ne puis supporter l'idée de l'ennui que vous subissez. Acceptez, je vous en prie, l'offre de ma voiture. Je serai heureuse de vous déposer à l'endroit où vous voudrez descendre.

— Vous êtes bien aimable, murmura Mrs. Harding encore hésitante.

— Et j'aurai aussi besoin de connaître ce qu'aura coûté la réparation, ajouta Ida.

— Vraiment, dit Mrs. Harding, vous pensez à tout. La plupart des femmes — et des hommes — se disputeraient à propos d'un accident semblable. Je vous remercie beaucoup.

— J'aurais l'esprit bien plus tranquille, si vous vouliez me permettre de vous ramener chez vous, ou n'importe où vous désiriez aller.

— Je rentrais chez moi. Eh bien! oui, s'il vous plaît, j'accepte votre offre si aimable. Je suppose que vous me garantissez que votre homme ne va pas nous faire courir d'autres dangers.

Mrs. Harding souriait en disant ces derniers mots. Elle monta dans le cab.

— Vous entendez bien! dit Ida au cocher. Il faut conduire avec prudence, ou ce sera à vos dépens, vous pouvez compter là-dessus.

— Oui, madame, répondit le cocher avec l'air confus d'un coupable.

En ce moment un policeman était survenu et posait des questions. Les dames lui dirent qu'il s'était produit un accident, mais que personne ne désirait déposer de plainte. Le cocher de Mrs. Harding reçut des ordres pour conduire la victoria à l'atelier de carrosserie, et les deux dames partirent ensemble.

Quand elles furent installées dans le cab, en route pour le domicile de Mrs. Harding, elles échangèrent leurs cartes. Ida en donna une qui portait le nom de Welman.

Elles conversèrent agréablement pendant le trajet; Ida fit de son mieux pour produire une bonne impression sur sa nouvelle connaissance.

Elle y avait déjà réussi en proposant de lui prêter son cab.

— Ne voulez-vous pas entrer un instant, Mrs. Welman? demanda Mrs. Harding quand le cab s'arrêta devant la porte; je serais heureuse de vous offrir une tasse de thé.

— J'en serais enchantée, répondit Ida avec une sincérité parfaite.

Elle dit au cocher de l'attendre et entra dans la maison avec sa nouvelle connaissance. Mrs. Harding s'arrêta dans le vestibule pour regarder une carte déposée sur un plateau.

Ida réussit à jeter un coup d'œil sur cette carte et lut le nom de Mr. Percy Dunbar.

— Asseyez-vous un instant, Mrs. Welman, dit Mrs. Harding en l'introduisant dans le salon; je viens vous rejoindre dans un moment.

Ida entra et entendit Mrs. Harding demander à une bonne:

— Quand Mr. Dunbar est-il venu?

— Juste après votre départ, madame, répondit le domestique.

A ce moment, la sonnette de la porte retentit et on entendit une voix d'homme demander à la domestique qui ouvrait.

— Mrs. Harding est-elle... Oh! vous voilà, Violet!...

Celle-ci avait dû, évidemment, faire un signe d'avertissement au visiteur; car Ida n'entendit plus rien qu'un bruit de pas qui lui indiquait que Mrs. Harding et le visiteur étaient entrés dans une autre pièce.

— C'est Percy Dunbar, naturellement, pensa Ida. C'est un des membres de la maison Dunbar et Fils. Patsy se figure qu'ils sont au fond de cette affaire. Une femme pourrait bien s'y trouver impliquée, après tout. Il faut que je voie la figure de Mr. Percy Dunbar.

Elle promena les regards autour de la chambre. Dans un cadre dressé sur une table était la photographie d'un jeune homme. Ida l'examina, puis jeta un coup d'œil sur les autres bibelots. Elle vit que Mrs. Harding aimait à s'entourer d'objets précieux, et qu'elle en possédait beaucoup.

Le gentleman venu en visite ne resta pas longtemps. Ida, en l'entendant traverser le vestibule, alla à la fenêtre.

A travers les rideaux, elle le vit descendre les marches du perron. C'était bien l'homme dont la photographie était sur la table.

Ida revint promptement s'asseoir sur sa chaise, et Mrs. Harding rentra dans le salon.

— Excusez-moi, dit-elle, j'ai été dérangée pour une question d'affaires. Je suis propriétaire de plusieurs maisons, et mon agent est venu pour m'entretenir de certaines réparations urgentes. Je l'ai congédié en lui disant de revenir.

— Il ne faut pas que je vous dérange, répondit Ida poliment.

— Du tout. J'étais heureuse de m'en débarrasser.

Mrs. Harding cacha sa figure derrière son éventail et se mit à bâiller. Un grand changement s'était produit en elle. Elle n'avait plus l'animation de tout à l'heure. Dans des circonstances ordinaires, Ida aurait pensé qu'elle en avait déjà assez de sa nouvelle connaissance.

Mais si Mrs. Harding essayait de faire comprendre à Mrs. Welman qu'elle ferait bien d'abréger sa visite, elle dut être désappointée, car Ida ne manifesta aucunement le désir de s'en aller.

Une bonne apporta du thé et des gâteaux. Mrs. Harding fit tous les gestes de cette opération réconfortante, tandis qu'Ida grignottait des gâteaux et buvait à petits coups, comme une personne qui y trouve un plaisir extrême.

Pendant tout ce temps elle examinait cette créature superbe.

— Me soupçonne-t-elle? pensait-elle. Mr. Percy Dunbar lui a-t-il mis la puce à l'oreille, par une indication quelconque? Comment le pourrait-il? Je vais lancer la sonde et voir ce que cela donnera. Au bout d'un instant:

— Mrs. Harding, dit Ida tout à coup, je voudrais vous demander une chose... C'est une chose qui m'a vivement frappé quand je suis entrée dans le salon. Cette photographie (elle désignait celle de Percy Dunbar) ressemble tellement à l'un de mes amis, appelé Fillmore! Serait-ce...

— Fillmore! s'écria Mrs. Harding évidemment toute saisie.

— Je sais bien que ce n'est pas le Mr. Fillmore auquel je pense, continua ingénument Ida, car il est beaucoup plus vieux. J'ai cru que c'était peut-être un de ses parents.

— Non, répondit péniblement Mrs. Harding; il ne s'appelle pas Fillmore et n'est parent de personnes de ce nom.

— Oh! dit Ida, j'ai dû me tromper.

Le coup avait porté. Ida était convaincue que Mrs. Harding savait quelque chose de la disparition du millionnaire.

Il lui sembla qu'il était temps de partir maintenant pour faire surveiller la belle veuve. Elle se leva donc.

— Avant de partir, Mrs. Welman, dit Mrs. Harding, voulez-vous monter un instant? J'ai fait quelques achats aujourd'hui et je serais heureuse de vous les montrer. Toutes les femmes prennent intérêt à ces choses, je le sais.

Ida s'aperçut bien que ce n'était là qu'un prétexte. Mrs. Harding avait quelque motif sérieux et caché pour la prier de monter à son appartement particulier; mais cette réflexion ne pouvait que la décider à se rendre à cette invitation.

— J'en serai enchantée, répondit-elle.

Mrs. Harding marcha devant elle et les deux femmes pénétrèrent dans un petit salon richement meublé.

— La lumière est trop vive cet après-midi, dit Mrs. Harding, je vais baisser un rideau.

Elle traversa la pièce dans cette intention; Ida resta debout à côté d'une table de toilette, près de la porte.

— Par ici, s'il vous plaît, dit Mrs. Harding, et Ida, à son tour, traversa le petit salon.

— Oh! mon Dieu! reprit Mrs. Harding, j'ai laissé la porte ouverte!

Elle revint aussitôt pour la fermer et s'approcha de la table de toilette; elle se trouvait de la sorte entre Ida Carter et la porte.

Alors elle se retourna soudain vers Ida, en saisissant une petite bouteille qui se trouvait sur la table.

— Mrs. Welman, dit elle d'un ton acerbe, — qu'on vous appelle ainsi ou d'un autre nom, — qui que vous soyez, je sais que vous vous êtes introduite dans ma maison par subterfuge. C'est la dernière fois que vos yeux curieux et fureteurs seront employés à espionner les affaires des autres. Vous vous êtes joliment trompée en pensant que vous pourriez duper Violet Harding. Attrapez ça!

Ainsi parlant, elle allongea vivement le bras et lança le contenu de la bouteille, qui se répandit sur Ida, lui mouillant la figure et arrosant sa robe.

Un agréable parfum remplit l'atmosphère et Ida se mit à rire. Mrs. Harding leva les bras au ciel, suffoquée d'étonnement.

Avant qu'elle fut revenue de sa stupeur, Ida avait tiré son petit mais dangereux revolver, et le braquait droit sur la femme.

— Rassurez-vous, Mrs. Harding, dit-elle en souriant; je pourrais lancer du vitriol, moi aussi, si je voulais, car j'ai la bouteille qui était sur votre table de toilette. Je l'ai mise dans mon réticule pendant que vous abaissiez le rideau, et je l'ai remplacée par une bouteille de parfumerie inoffensive. Si vous me donnez de l'ennui, je ne vous jetterai pas du vitriol, mais je tirerai et je vous ferai du mal.

— Hors de chez moi, démon! dit Mrs. Harding d'une voix haletante, en essayant de se remettre de son étonnement et de sa frayeur.

— A une seule condition, dit Ida.

— Laquelle?

— Dites-moi où est Mr. Fillmore?

Les yeux de Mrs. Harding lancèrent des éclairs. Il semblait qu'elle allât se précipiter sur la détective et la terrasser; mais le revolver braqué était un argument irrésistible.

— Vous n'obtiendrez rien de moi, répondit-elle d'un ton furieux.

— Très bien! répondit Ida. Je n'y tiens pas particulièrement; mais il faut que vous sachiez que j'ai le pouvoir de vous arrêter. Je vais vous conduire au bureau central de police, où vous pourrez parler de cette affaire avec Mr. Percy Dunbar.

— Percy est donc arrêté? s'écria Mrs. Harding.

Puis elle posa la main sur ses lèvres, comme craignant d'en avoir trop dit.

— Vous ne supposez pas, n'est-ce pas, répliqua Ida, que je l'aie laissé sortir de cette maison sans donner le signal pour qu'on l'arrête?

— Alors votre cocher est aussi un détective?

— Vous devinez bien, Mrs. Harding. Mettez votre chapeau et nous allons faire une autre promenade en voiture.

Les yeux agrandis par l'épouvante, les lèvres entrouvertes, la belle Mrs. Harding regarda fixement Ida pendant un moment, puis toute son assurance tomba et elle renonça à la lutte.

— Ne me menez pas à travers les rues comme un vulgaire criminel! supplia-t-elle.

— Je ne le ferai pas, répondit la cousine de Nick Carter. Personne ne saura que vous êtes en état d'arrestation, et nous pourrons peut-être éviter de vous y mettre si vous dites ce que vous savez. Il vaudrait mieux vous épargner cet ennui, Mrs. Harding.

— Je ne veux pas, s'écria-t-elle avec une nouvelle énergie. Faites de moi ce que vous voudrez, je ne dirai pas un mot.

— Alors mettez votre chapeau.

Ida était calme mais résolue, et Mrs. Harding comprit qu'il lui fallait obéir. Elle voulait passer dans une autre chambre, mais Ida ne le lui permit pas. Elles descendirent ensemble et montèrent dans le cab.

Assises l'une à côté de l'autre, elles allèrent au bureau central. Ida essaya à plusieurs reprises de persuader à Mrs. Harding de lui dire ce qu'elle savait, mais elle n'y réussit pas.

Finalement, après avoir fait son rapport au chef de la police, elle dut laisser Mrs. Harding prisonnière au bureau central pour aller raconter à Nick les détails de son expédition.

Besogne pour détectives.

Nick et Chick s'étaient chargés de la partie la plus difficile de l'enquête.

Il s'agissait de retrouver les traces d'un individu à travers la ville, en faisant des questions fréquentes et habiles à droite et à gauche.

Il y avait peu de chances d'aventures ou de quoi que ce soit d'intéressant dans une besogne de cette nature; mais il fallait la faire et c'était un travail qui exigeait une connaissance toute particulière des finesses du métier de détective.

Par exemple, dès le début, ils obtinrent un renseignement que Mr. Cadman aurait pu avoir plus tôt, s'il avait su s'y prendre.

Ils interrogèrent l'employé de l'ascenseur qui avait descendu Mr. Fillmore au rez-de-chaussée; il leur parla d'un homme qu'il avait vu debout à la porte à ce moment-là. Ils se mirent à la recherche de cet homme, ils le trouvèrent et ils apprirent de lui qu'il avait vu Mr. Fillmore s'en aller en cab.

Cette sorte de travail, pas à pas, n'est pas bien passionnant, mais il a son importance, surtout quand il est fait tout de suite et sans désemparer.

Un cabman qui fréquentait le voisinage leur dit qu'il avait remarqué Mr. Fillmore quand il était parti, et que le cocher de sa voiture était un homme qu'il n'avait jamais vu auparavant.

Cela s'accordait bien avec les conjectures de Nick. Il demanda si le cab était en service régulier.

Le cabman pensait que oui, et qu'il appartenait à une certaine maison de voitures de louage dont il donna le nom.

Il ajouta que les stores de ce cab étaient baissés des deux côtés.

Quand ils eurent appris cela, les détectives se séparèrent.

Chick alla à la recherche du loueur auquel on supposait que le cab appartenait, et Nick continua à suivre la piste d'un cab aux stores baissés à travers les rues de la ville.

Chick avait naturellement demandé à tous ceux qui l'avaient vu, le signalement du cheval qui traînait le cab de Mr. Fillmore.

Tous s'étaient à très peu de chose près trouvés d'accord sur ce point. Aussi, lorsqu'il arriva à l'écurie, il demanda au propriétaire:

— Avez-vous fait sortir ce matin un coupé attelé d'un cheval bai ayant une tache blanche à la jambe droite de derrière?

— Oui, répondit-il; vous devez parler de l'équipage de Jim Bailey.

— Est-ce qu'il est rentré, Jim Bailey?

— Pas encore. Il doit être ici dans dix minutes environ.

— Je vais l'attendre.

Chick s'assit dans le bureau du loueur et examina attentivement toutes les voitures et tous les cochers à mesure qu'ils rentraient.

Il attendit plus de dix minutes, mais enfin un cheval bai avec une tache blanche sur la jambe droite de derrière parut. Il était attelé à un coupé.

Le cocher avait l'air d'un homme sérieux. Chick décida au premier coup d'œil que ce n'était pas un homme à se mêler à une affaire d'enlèvement, s'il en avait connaissance.

— C'est bien là Jim Bailey, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Oui, répondit le propriétaire. Ici, Jim, voici un gentleman qui désire vous parler.

Bailey descendit de son siège et entra dans le bureau.

— J'ai besoin de vous faire une ou deux questions, dit Chick d'un air aimable. Allons faire un tour.

Il était aussi clair que le jour que Bailey n'était pas rassuré, mais il se mit à marcher à côté de Chick, et ils entrèrent dans un restaurant où le détective paya des rafraîchissements.

— Où étiez-vous ce matin, Bailey? demanda Chick, regardant l'homme bien en face.

— Sur mon siège, répondit-il.

— Tout le temps?

Bailey eut un mouvement d'hésitation.

— De quel droit me faites-vous ces questions? demanda-t-il.

— Je vais vous le dire, répondit Chick. Je suis un détective.

Le cocher avait l'air très mal à l'aise.

— Je n'ai rien fait de répréhensible, grommela-t-il. Vous pourrez peut-être, me causer des ennuis avec le patron à l'écurie, mais c'est tout ce que vous pouvez faire.

— Je ne veux pas vous attirer des ennuis. Je veux seulement que vous me disiez ce que vous savez relativement aux hommes qui vous ont loué votre voiture, un peu avant dix heures ce matin.

Ce n'était pas un mot lancé à l'aventure, car Nick et Chick étaient déjà tombés d'accord qu'aucun cocher de profession n'était mêlé à cette histoire. Il était beaucoup plus probable que les individus coupables de cet enlèvement avaient loué une voiture et fait eux-mêmes toute la besogne.

Bailey eut l'air tout saisi.

— Je ne savais pas qu'il y en eût plus d'un, dit-il.

— C'était pourtant le cas, répondit Chick, comme si l'homme ne lui avait donné qu'un renseignement sans valeur. Mais si vous n'en avez vu qu'un, çà ne fait rien. Racontez-moi tout.

Il fallut quelques arguments mêlés de menaces pour le persuader; mais enfin Bailey raconta son histoire.

Il dit qu'un homme, qu'il n'avait jamais vu auparavant, lui avait loué sa voiture pour une courte promenade, ce matin-là de bonne heure.

Quand il eut payé sa course, il dit:

— Voudriez-vous gagner facilement cinquante dollars?

— Ce n'est pas à demander, répondit Bailey.

— Prêtez-moi cette voiture, depuis dix heures moins un quart jusqu'à dix heures et demie environ.

— Impossible, répondit Bailey; c'est contre le règlement. Vous pourriez m'attirer des désagréments.

— Sottise! dit l'homme. Personne n'en saura jamais rien. Je veux simplement faire une petite farce à un ami. Il va se marier à dix heures et je veux que ce soit moi qui le conduise au train. Vous voyez?

Bailey ne vit pas tout d'abord; mais quand un rouleau de billets de banque fut étalé devant ses yeux, il sentit fléchir sa résistance.

Cinquante dollars, c'était une somme qu'il n'avait jamais possédée à aucun moment de sa vie, et l'étranger semblait un gentleman.

Alors il fut convenu entre eux qu'à dix heures moins un quart Bailey se trouverait avec son cab à un endroit désigné, où l'étranger ramènerait la voiture trois quarts d'heure plus tard.

Cet arrangement fut exécuté à la lettre. Bailey céda sa voiture et attendit à l'endroit fixé jusqu'à dix heures et demie, et elle lui fut rendue en bon état.

— Avez-vous reçu vos cinquante dollars? demanda Chick.

— Oui, certes.

— Qu'en avez-vous fait?

— Je les ai déposés à la caisse d'épargne.

— Je suppose que l'homme vous a ordonné de ne jamais dire un mot de ce qui était arrivé, n'est-ce pas?

— Oui, et je ne vous l'aurais pas dit, car cela pourrait m'attirer des ennuis à l'écurie, mais quand j'ai vu que vous saviez toute l'affaire, à quoi cela m'aurait-il servi de me taire?

— A rien. Maintenant allons au bureau central de police.

— Ce n'est pas loyal, protesta Bailey. Vous m'avez dit que vous ne me mettriez pas dans l'embarras.

— Je le répète. Je crois à votre récit, Bailey; mais, pour constater l'identité de l'homme qui a pris votre voiture, j'ai besoin de vous. Vous serez obligé peut-être de l'attendre toute la nuit, mais vous ne serez pas en état d'arrestation. Vous pouvez envoyer un mot chez vous pour rassurer vos gens.

Naturellement Bailey dut consentir à accompagner le détective, car il ne pouvait faire autrement. Ils arrivèrent au bureau central avant Ida.

Chick expliqua pourquoi il désirait que Bailey fût gardé en qualité «d'invité»; et il poursuivit ses recherches ailleurs.

Il se rendit au bureau central du téléphone et se fit donner le registre des demandes de communication pendant la matinée.

De cette manière il apprit qu'il n'y avait pas eu de communication entre la Southwestern Company et le bureau de Fillmore & Cadman avant midi, mais après, et que c'était cette dernière maison qui avait demandé la communication avec l'autre.

Avant cela, il y avait eu plusieurs demandes de différentes maisons, parmi lesquelles, deux provenaient du même endroit; et Chick, après avoir consulté le Directory du téléphone, découvrit que c'était un cabaret situé non loin d'Adams Street.

La première demande de communication avait été faite à dix heures moins une minute, la deuxième, neuf minutes plus tard.

Chick se rendit à ce cabaret et demanda au patron, ou, comme on dit là-bas, «barkeeper», s'il pouvait se servir du téléphone un instant.

— Oui, jeune homme, si vous savez vous en servir comme il faut, répondit-il d'un ton bourru.

Chick demanda la communication avec le bureau central du téléphone.

— Allo! dit-il tout bas dans l'appareil. Donnez-moi le numéro un million quatre cent mille trois.

— Quoi? demanda le central.

Chick répéta le numéro.

— Il n'y a pas de numéro semblable.

— Donnez-le-moi tout de même.

En réponse la demoiselle du téléphone remarqua qu'il était trop innocent pour vivre longtemps, et elle coupa la communication.

Chick se mit alors à parler à voix haute, sachant bien que personne ne pourrait l'entendre sur les fils, la communication étant interrompue.

— Allo! Allo! Est-ce vous Fillmore & Cadman. Allo! c'est la Southwestern Surety Company. Je désire...

— Eh! là-bas, dit d'une voix tonitruante le «barkeeper» derrière son comptoir. Lâchez-moi ce récepteur ou je vous casse la figure.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Chick innocemment.

— Servez-vous de ce téléphone comme il faut ou n'y touchez pas, vous m'entendez? répondit-il. Vous êtes le troisième imbécile venu aujourd'hui pour vociférer que c'est ici la Southwestern Surety Company. J'en ai assez, comprenez-vous? Notre maison est une maison tranquille et honorable, et si vous voulez jouer une farce à quelqu'un, vous ferez bien d'aller ailleurs, comprenez-vous?

Chick comprenait ça, en effet, et bien d'autres choses encore. Il avait la preuve évidente de ce qu'il soupçonnait d'ailleurs; il connaissait désormais la manière dont Mr. Fillmore avait été perfidement amené à quitter son bureau.

C'était de ce cabaret qu'on lui avait téléphoné; après quoi, la voiture s'était trouvée à la porte de son bureau juste au moment où il avait l'occasion et l'idée de s'en servir.

La seconde demande de communication avait dû être faite en chemin, quand la victime de l'enlèvement était dans la voiture, et probablement dans l'intention d'écarter tout soupçon dans les bureaux de Fillmore & Cadman.

Chick déclara au «barkeeper» sa qualité de détective et l'interrogea au sujet des hommes qui s'étaient servis du téléphone chez lui, le matin.

Dès que le cabaretier sut qu'il avait à faire à un détective, il devint poli et répondit volontiers à ses questions.

Il ne connaissait pas l'homme, ou les hommes, car il n'était pas sûr que ce fût le même à chaque fois; mais il les reconnaîtrait s'il les voyait.

— Très bien, dit Chick, je vous suis bien obligé. Si demain, on avait besoin de vous au bureau central, ce serait pour identifier ces hommes. Si ces individus, ou seulement l'un d'eux revenait, faites-le-moi savoir.

Il laissa une adresse où le «barkeeper» pourrait communiquer avec lui et alors il se mit à la recherche de Nick.

Mais comme il connaissait la direction qu'avait prise la voiture et qu'il savait d'ailleurs — ce que Nick ignorait — que la course avait été faite en moins d'une heure, il pensa qu'il avait peut-être chance de trouver où l'on avait caché Mr. Fillmore, avant Nick lui-même.

Il se trompait en ceci; mais il ne rencontra Nick qu'après avoir cherché fort longtemps.

— Ce ne peut être loin, dit-il au maître, car la voiture a mis moins d'une heure à faire le trajet aller et retour, à partir d'un certain endroit d'Adams Street, que je connais.

— Cela ne me surprend pas, répondit Nick, car j'ai perdu la piste. J'ai parcouru le terrain plusieurs fois et je reviens toujours par ici, pas plus avancé qu'auparavant.

Ils regardaient un grand entrepôt, de l'autre côté de la chaussée.

— Ça ne signifie peut-être rien, dit Nick, mais cet entrepôt appartient à Dunbar & Fils.

Rencontre avec une chaloupe à vapeur.

L'entrepôt s'adossait à la rivière, non loin des bords du lac.

Chick raconta à Nick Carter ce qu'il avait appris et émit l'opinion que les Dunbar devraient être mis en état d'arrestation immédiate.

— Si Bailey, dit-il, et le cabaretier reconnaissent l'un des Dunbar, la chose sera réglée.

— Quelle chose, réglée? demanda Nick.

— Eh bien! qui a fait le coup, naturellement.

— Oui, mais cela ne fera pas retrouver Mr. Fillmore. J'ai cru dès le début, que Patsy avait deviné juste. J'en avais l'idée pendant que je parlais à Cadman; mais tu ne supposes pas que les Dunbar vont faire des aveux, n'est-ce pas? Ils ne nous diront pas où ils ont mis Mr. Fillmore.

— C'est vrai, tout de même. Ils l'ont peut-être caché dans leur entrepôt.

— C'est peu probable. Continuons nos recherches.

Nick était déguisé en débardeur.

— Habille-toi de cette façon, Chick, dit-il au bout d'un instant, et viens me rejoindre aux docks.

Nick se dirigea en flânant du côté de l'embouchure de la rivière et le long des quais. Il engagea la conversation avec un ouvrier qui ne faisait rien en ce moment-là.

— Qu'est-ce qu'ils font là-bas? demanda Nick, montrant du doigt une barque à l'ancre, à quelque distance sur le lac.

— Une goëlette a sombré en cet endroit, il y a quelque temps, répondit l'homme, et des scaphandriers sont en train d'essayer de sauver la cargaison.

— Vraiment! je me demande si je pourrais y trouver du travail.

— Sais pas. Êtes-vous scaphandrier?

— Oui.

— Vous pourriez peut-être vous faire emboucher pour le travail de nuit. J'ai entendu dire que les Dunbar n'avaient pas autant de plongeurs qu'ils en voudraient.

— Les qui?

— Les Dunbar, Dunbar & Fils. Ils ont l'entreprise pour sauver la cargaison.

— Est-ce la même maison de commerce qui a un bureau dans Adams Street?

— Je crois que oui. Ils ont un bureau pour cette sorte de travaux là-bas, et l'ouvrier indiquait un endroit du geste.

— Merci, camarade, je vais y aller.

Nick revint sur ses pas jusqu'à ce qu'il eût rencontré Chick, qui avait revêtu de grossiers vêtements de débardeur.

— J'ai trouvé une piste aquatique, dit Nick.

— Est-ce que les coupables ont laissé la trace de leurs pas sur les vagues? demanda le jeune détective à son cousin Nick.

— C'est ce qui nous reste à découvrir, répondit Nick d'un ton sérieux. Tu ne dois pas oublier que notre premier soin est de trouver Mr. Fillmore.

— C'est exact.

— Il court peut-être un danger mortel en ce moment.

— Alors?

— Je suis presque certain que les Dunbar ont fait le coup, ou bien ont soudoyé des gens pour le faire. Il est peu probable qu'ils aient caché leur prisonnier ailleurs que chez eux, n'est-ce pas?

— Non, c'est pour cela que j'étais d'avis de faire des recherches dans leur entrepôt.

— L'ennui c'est que cet entrepôt a été ouvert presque toute la journée. Des voitures y sont entrées et en sont sorties, pendant que je flairais de ce côté. Dans de telles conditions, ils ne pourraient séquestrer quelqu'un dans ce bâtiment. Non, Chick, ils l'ont amené ici tout d'abord, et se sont empressés de le transporter ailleurs.

— Ils l'ont peut-être transporté de l'autre côté du lac?

— Peut-être, mais j'ai l'idée qu'il est plus à proximité. Les Dunbar, Chick, ont des entreprises de toute nature.

— C'est ce que j'ai entendu dire.

— Ils sont entrepreneurs en général. Entre autres choses, ils ont l'entreprise de sauvetage des cargaisons de navires qui sombrent. C'est ce que je viens d'apprendre d'un individu là-bas dans les docks.

— Et cela te porte à soupçonner...

— Qu'ils ont caché Mr. Fillmore sur leur chaland de sauvetage.

— Y en a-t-il un en ce moment qui travaille?

— Oui, il est à l'ancre à environ un mille du rivage.

— Alors, nous allons lui rendre visite, je suppose.

— Parfaitement. Si tu vois un endroit où nous puissions louer une embarcation, dis-le moi.

— Très bien, Nick.

Ils n'avaient pas perdu de temps, et, tout en discourant de la sorte, ils s'étaient avancés rapidement le long des docks.

Ils trouvèrent bientôt une embarcation et firent force de rames vers le navire, sur lequel Nick avait demandé des renseignements à l'ouvrier.

En s'approchant ils virent que c'était un véritable chaland de sauvetage, avec des bossoirs et les diverses machines nécessaires pour exécuter des travaux sous l'eau.

Avant qu'ils fussent arrivés à portée de la voix, ils virent un scaphandrier qui émergeait à la surface pour se reposer.

Une chaloupe à vapeur se balançait le long des flancs du chaland. Peu de temps après que le scaphandrier eut gagné le pont du chaland, la chaloupe poussa au large dans la direction du rivage.

Elle ne transportait qu'un seul passager, le seul homme à bord, à l'exception du timonier et du mécanicien.

— Je parie, dit Chick, que Fillmore est dans la cabine du chaland.

— Ne risque pas d'argent là-dessus, Chick, répliqua Nick; nous allons bientôt le savoir.

Ils ramèrent vigoureusement dans la direction du chaland.

Bientôt le passager de la chaloupe à vapeur se leva pour les regarder. Il prit même une longue-vue des mains du timonier pour les examiner mieux.

— Il s'intéresse à nous, remarqua Chick.

— N'y fais pas attention, dit Nick. Ne le regarde pas. S'il a quelque chose à nous demander qu'il parle.

Ils continuèrent à tirer sur les avirons.

Le passager se rassit, mais il avait dit évidemment quelque chose au timonier: la chaloupe à vapeur gouverna soudain à se rapprocher du canot.

Il était évident aussi qu'il avait donné des ordres pour aller à toute vitesse, car l'embarcation à vapeur fendait les ondes beaucoup plus rapidement.

Ils viennent sur nous, grommela Chick, tirant sur l'aviron de toutes ses forces.

— Hé là-bas! cria le passager de la chaloupe un instant plus tard.

— Rame toujours! murmura Chick, mais sans te presser. Nous ne l'avons pas entendu, tu comprends.

— Hé! là-bas, du canot! s'écria de nouveau le passager. Où allez-vous?

— Hein? répondit Nick, se reposant sur son aviron et regardant par-dessus son épaule.

La chaloupe était à environ trois cents pieds du canot.

La machine était arrêtée; elle avait pris position entre le canot et le chaland, qui était un peu plus éloigné.

Les hommes sur le pont du chaland cessèrent leur travail pour voir ce qui allait se passer.

— Où allez-vous? répéta le passager.

— Oh! là-bas! répondit Nick avec un geste vague de la tête.

Il plongea son aviron dans l'eau comme s'il avait l'intention de poursuivre sa route, et comme il allait le faire réellement si la chaloupe ne l'en empêchait pas.

Mais c'était justement ce qu'elle voulait faire.

— Arrêtez-vous où vous êtes! commanda le passager. Vous ne pouvez aller plus loin de ce côté.

— Hein? dit Nick, tournant de nouveau la tête et feignant de s'amuser beaucoup.

— Je vous dis que vous ne pouvez aller plus loin de ce côté.

— Eh bien! mon vieux, je voudrais savoir pourquoi pas? Est-ce que le lac n'est pas à tout le monde?

— Non, pas cette partie.

— Je voudrais bien savoir pourquoi. Je ne vois pas qu'on ait mis des palissades autour.

— Ça ne fait rien, vous ne pouvez avancer plus loin.

— Je ne puis pas, hein?

— Non, vous ne le pouvez pas. Soyez raisonnable, mon bon ami.

— Que le diable m'emporte! Je suis raisonnable, s'écria Nick, qui semblait se mettre en colère. Je ne vois nulle part de poteau avec un écriteau disant: «N'approchez pas des vagues!»

— Eh bien!...

Chick ricanait silencieusement.

— Il y aura quarante ans au mois d'août prochain que je parcours le lac en tout sens, interrompit Nick tout à fait furieux; et c'est la première fois qu'un sot impertinent idiot m'a dit que je ne pouvais aller où ça me fait plaisir. Nage, Tommy!

Chick se courba sur son aviron. Il n'avait pas eu le temps de donner un coup de rame quand le passager les héla de nouveau.

— Arrêtez, je vous dis. Je ne vous laisserai pas aller plus loin. Attendez une minute et je vais vous expliquer.

— Quoi? dit Nick tournant de nouveau la tête.

— J'ai dit que j'allais expliquer.

— Ma foi! vous ferez bien, car je ne me laisserai pas chasser du lac par n'importe quel...

— Écoutez donc, voulez-vous?

— Hein?

— Il y a un navire coulé en dessous de ce chaland.

— Je le sais bien.

—Je suis en train d'en retirer la cargaison. Vous avez entendu parler de la maison Dunbar, les entrepreneurs, n'est-ce pas?

— Oui, et puis après?

— Je suis l'un des associés.

— Vraiment? Lequel?

— Ça ne signifie rien, bien que ça me soit égal de vous dire que je suis George Dunbar, l'un des fils, vous savez.

— Je suis heureux de faire votre connaissance, Mr. Dunbar, mais je ne vois pas en quoi cela peut m'empêcher d'aller pêcher près de ce chaland.

— Vous ne devez pas pêcher en cet endroit. Non, même pas une minute. Écoutez, camarade, s'il y a quarante ans que vous fréquentez le lac, vous savez que, quand il y a un navire perdu, l'entrepreneur a le droit de travailler à l'épave, comme si c'était sa propriété.

— Eh bien! qui est-ce qui va toucher à votre propriété? demanda Nick, se mettant de nouveau en rage. Tout ce que je réclame, c'est la liberté du lac, qui est mon droit, et, par le diable, je l'aurai!

— Il faut nous faire donner la chasse, Chick, murmura Nick, et il se courba sur son aviron.

— C'est bien! nous allons voir ça, dit Dunbar avec un calme désespérant. J'ai été patient avec vous, les gars; mais si vous ne voulez pas être raisonnables, vous aurez à en subir les conséquences.

Il se tourna vers le timonier.

— Coulez bas ce canot, commanda-t-il, à moins qu'il ne vire de bord et gagne le rivage.

— Oui, monsieur, oui, répondit l'homme à la barre.

Nick jeta un regard inquiet du côté de la chaloupe.

— Vous n'oserez pas nous couler bas, dit-il.

— Ne nous forcez pas à l'essayer, reprit Dunbar.

Nick et Chick se remirent à ramer vers le chaland.

La chaloupe, très rapprochée du canot, montait et descendait au gré des vagues.

Elle s'éloigna de quelques pieds pour avoir la place de gouverner, et alors elle se dirigea sur le canot, lentement, mais sûrement.

Cette chaloupe était une belle embarcation dans son genre. Elle obéissait au gouvernail avec autant de facilité qu'un homme fait tourner sa main.

Elle s'approcha tout près des détectives, ralentit un peu sa vitesse et cogna de sa proue l'avant du canot.

Il y eut un choc léger, qui ne causa aucun dommage.

Cependant Nick se dressa d'un bond sur ses pieds, très surexcité; il frappa la chaloupe de son aviron comme s'il voulait la repousser, et feignant, avec adresse de perdre l'équilibre, il lâcha son aviron pardessus le bord.

Chick se leva d'un bond lui aussi et fit le moulinet avec son aviron au-dessus de sa tête, attendant des ordres.

— Malheur! s'écria Nick, j'ai perdu mon aviron.

— C'est bien, dit Dunbar au timonier, faites-le virer de bord.

La chaloupe poussa l'avant du canot jusqu'il se trouvât dans la direction du rivage.

Nick s'était assis, s'emportant et jurant au point qu'il en avait le visage tout congestionné.

Il aurait été content que la chaloupe eût coulé bas le canot, car alors Dunbar aurait été obligé de prendre les détectives à son bord.

S'il avait été assez inhumain pour les laisser se débattre dans l'eau, ils auraient été obligés de gagner le chaland à la nage pour y trouver un refuge.

L'une et l'autre alternative auraient favorisé les projets de Nick; mais malheureusement, ou plutôt heureusement, comme les évènements le prouvèrent par la suite, Dunbar n'alla pas jusque-là.

Quand le canot eut viré de bord, la chaloupe recula jusqu'à ce que Dunbar pût se pencher et ramasser l'aviron que Nick avait perdu. Alors la chaloupe se rangea près du canot et l'aviron fut lancé dedans.

— Si vous êtes un bon marinier, cette fois-ci vous tiendrez mieux votre rame, dit Dunbar.

— Je vais me plaindre à la police, grommela Nick, en plaçant son aviron entre les tolets.

— Faites-le, si c'est votre idée. Il vous faudra aller à terre pour cela. Moi je dirai à la police que je vous ai soupçonnés d'essayer de voler une partie de la cargaison que nous sommes en train de sauver.

— Oh! ignoble putois! s'écria Nick; j'ai bien envie de sauter à bord et de te rosser d'importance.

— Pas de bêtises, repliqua Dunbar, exhibant son revolver. Il vous en cuira davantage, si vous essayez ça. —

Nick murmura en secouant la tête:

— Je suppose qu'il faut s'en retourner, Tommy, dit-il d'un ton maussade. Souque sur la rame!

Chick se mit à ramer et la chaloupe suivit de près le canot pendant toute la traversée jusqu'au rivage.

Enfin, quand il fut certain qu'il avait éloigné les pêcheurs par ses menaces, Dunbar commanda au timonier de gouverner pour remonter la rivière.

— N'essayez pas de revenir, cria-t-il encore en s'éloignant. Les hommes du chaland ont l'ordre de tirer sur toute personne qui approche.

Les détectives ne répondirent pas.

Dunbar poursuivit sa route, et, comme on le sait maintenant, se rendit droit chez lui, où il arriva à temps pour rencontrer Patsy.

Nick dit à l'homme auquel il avait loué le canot qu'il en aurait encore besoin, un peu plus tard.

— C'est maintenant, Chick, qu'il faut remuer des jambes, dit-il quand ils sortirent du canot; nous n'avons pas une minute à perdre.

Au fond du lac.

Quand Nick Carter descendit à terre, la partie la plus difficile de sa tâche n'était pas accomplie.

Il savait ce qu'il disait quand il déclarait à Chick qu'il n'y avait pas une minute à perdre, mais en dépit de tous ses efforts, il parut en perdre un grand nombre.

Le détective avait suivi la piste sur l'eau jusqu'au moment où il s'était fait une idée nouvelle de la situation.

Il était assez évident que Dunbar avait peur de laisser des étrangers s'approcher du chaland, mais cela ne voulait pas dire que Mr. Fillmore fût à bord.

Nick avait une opinion différente maintenant, et la première chose à faire c'était de s'assurer si cette nouvelle conjecture était vraie.

Pour s'en assurer, il lui fallait un costume de scaphandrier. Il voulait explorer le fond du lac près du chaland de sauvetage.

Il n'y avait pas d'autre moyen de le faire qu'en descendant en scaphandre. Or après son altercation avec George Dunbar, il savait que ce serait inutile de demander à être embauché.

Les Dunbar ne voudraient pas courir le risque d'employer un étranger si, comme Nick en avait la conviction, les hommes du chaland avaient été mis dans le secret de l'endroit où l'on cachait Mr. Fillmore, et avaient reçu de l'argent pour ne rien dire.

Si Nick avait été chez lui, il n'aurait pas tardé à avoir à sa disposition un appareil de scaphandrier; car c'était un de ces objets qu'il gardait en réserve, pour s'en servir à l'occasion.

Mais New-York était bien loin; et à Chicago, il avait bien peur de ne pas trouver ce qu'il lui fallait.

Il n'y avait pas beaucoup de marchands qui vendissent des équipements de ce genre. Il en trouva quelques-uns qui tous manquaient en ce moment de ce qu'il désirait.

La plupart étaient tout disposés à prendre la commande, et à lui faire un costume.

— Nous ne tenons pas ces articles-là en magasin, disaient-ils.

Il finit par demander les noms et les adresses des scaphandriers de profession, espérant en trouver un sans travail en ce moment.

Cette fois il y réussit; mais Chick et lui avaient cherché par toute la ville, pendant des heures entières.

Il ne trouva pas d'homme sans travail; mais il tomba sur un scaphandrier qui avait un costume de rechange.

Ce costume n'était pas en très bon état, et on dut encore passer quelque temps à le réparer.

Puis il fallut le porter, ainsi que l'appareil pour fournir de l'air frais au plongeur, jusqu'à l'embarcation que Nick avait retenue.

La nuit tombait donc quand enfin le canot se dirigea encore une fois vers l'endroit où la goëlette était coulée bas. Cette fois-ci Chick seul ramait, Nick était assis à l'arrière, revêtu de sa cuirasse.

On héla le canot du chaland.

— Hé, là-bas! Qu'allez-vous faire?

— Fais-les répéter, Chick, dit la voix étouffée de Nick Carter du fond de son casque, continue à ramer.

Le canot approcha davantage.

Un ordre bref et cassant vint du chaland à l'ancre.

— Arrêtez sur place!

— Très bien! dit Nick doucement. Ça suffit. Maintiens le canot où il est, Chick.

Ces mots étaient à peine prononcés que Nick se laissa glisser le long du bord et disparut sous les eaux du lac.

Chick mit tous ses soins à fournir de l'air frais en quantité suffisante à son chef.

Du chaland, on l'accablait d'injures et de menaces; mais il n'y répondit pas.

Il les surveillait d'un œil cependant, et il vit qu'ils se préparaient à faire quelque chose.

Il ne savait pas trop quoi; mais il aperçut un scaphandrier descendre par-dessus le bord du côté où était Nick.

Il était évident pour Chick, d'après la manière dont le tuyau à air était agité d'un mouvement constant, que Nick était au fond et qu'il avançait rapidement vers la goëlette coulée bas.

Quelques hommes descendirent du chaland dans un canot et se mirent à ramer dans la direction de Chick.

— Maintenant c'est à mon tour! s'écria-t-il, sans cesser de faire manœuvrer la pompe à air. Gardez vos distances, camarades, ou je vous fais des trous dans la peau.

Ils parurent un peu effrayés tout d'abord; mais le commandant cria à ses hommes, avec d'affreux jurons, d'aller de l'avant.

Chick montra son revolver.

— Je vais vous donner un simple avertissement, s'écria-t-il, en envoyant une balle à travers la proue de votre bateau au-dessous de la ligne de flottaison

Il tira et une exclamation lui prouva qu'il avait tiré juste.

Les hommes cessèrent de ramer.

— Coulez bas ce canot, poltrons que vous êtes! vociféra celui qui commandait.

— Je ne tiens pas à recevoir une balle dans le dos, grommela l'un des hommes.

Ils s'étaient assez rapprochés pour que Chick entendît leurs voix, et ils offraient une cible facile à un tireur aussi expérimenté que lui.

— Voilà de quoi il retourne! leur dit-il. Je me moque un peu des conséquences, et si votre bateau s'approche encore, je tire pour de bon. Vous ferez mieux de vous éloigner.

— De quel droit venez-vous plonger ici? demanda le capitaine.

— Je ne plonge pas, répondit Chick. Tout ce que je fais c'est de pomper de l'air pour en fournir à un ami.

— Vous n'avez pas le droit de rester ici. Ce sera un vol, si vous emportez un seul des objets qui sont ici sous l'eau.

— Vraiment!

— Nous pourrons vous faire mettre en prison pour cela.

— Eh bien, alors, pourquoi n'allez-vous pas à terre pour en ramener un bateau plein de policemen pour nous arrêter?

— Vous décamperiez assez vite, si vous voyiez venir la police!

— Vous n'oseriez pas amener la police ici, mon ami, répondit Chick d'un ton significatif.

Le capitaine continua à tempêter, mais ses hommes refusèrent d'avancer.

Dans l'intervalle, Nick était lentement descendu et avait atteint le fond du lac Michigan.

Alors il se dirigea d'un pas aussi rapide que pouvait lui permettre son accoutrement encombrant vers la goëlette naufragée.

Il aperçut bientôt sa masse sombre se détacher à travers les eaux vertes et limpides du lac.

Il vit d'autres choses intéressantes.

Il y avait près de l'épave une grosse cloche à plongeur et près de cette cloche un scaphandrier se tenait debout inactif.

— Il ne semble pas bien pressé de sauver la cargaison, pensa Nick.

Et si vous aviez pu regarder à l'intérieur de son casque vous l'auriez vu sourire.

A ce moment son attention fut attirée par un autre scaphandrier qui descendait.

Nick le vit, quand il atteignit le fond près de l'homme en faction à côté de la cloche à plongeur, étendre le bras dans sa direction.

Il était évident que tous les deux le voyaient venir et que le premier scaphandrier était tout surpris.

Aucune parole ne pouvait être prononcée à ces profondeurs, mais les actes parlaient assez clairement et éloquemment pour Nick.

Les deux scaphandriers s'approchèrent avec des gestes menaçants.

Nick y répondit de la même façon, essayant de leur faire comprendre qu'il n'était pas homme à se laisser effrayer et qu'ils eussent à le laisser tranquille.

Soit qu'ils ne l'eussent pas compris, soit, ce qui était plus probable, qu'ils fussent résolus à le chasser, ils s'avancèrent sur lui et tentèrent de le faire tomber.

Alors commença le plus singulier combat que Nick eût jamais soutenu.

A terre, en plein air, il eût été un adversaire redoutable pour ces deux hommes réunis.

Il en était encore ainsi au fond du lac, mais ils étaient tout de même deux contre un. Ils avaient plus que lui l'habitude de se mouvoir dans ce lourd accoutrement, avec ses complications de tuyau à air, de corde à signaux, qui empêchent les mouvements et sont un embarras continuel.

Nick asséna un coup violent à l'un de ses deux hommes et fut surpris du peu d'effet de son attaque.

Le coup était assez fort pour assommer un bœuf, mais son bras frappa mollement à travers l'eau et tomba sur son adversaire comme un choc léger.

Cependant il suffit à faire chanceler le scaphandrier qui aurait perdu l'équilibre si l'appareil ne l'avait maintenu.

Le second scaphandrier profita de ce moment pour saisir Nick et tâcher de le renverser. Pendant qu'ils luttaient, le premier, qui avait repris son sang-froid, s'avança indiquant par ses mouvements son intention de couper le tuyau à air attaché au casque de Nick.

Le détective s'arracha à l'étreinte de son second adversaire, et, avec un lourd balancement, alla à la rencontre du premier.

Celui-ci, cette fois évita le coup.

Alors les deux hommes attaquèrent à la fois le détective.

Nick se sentait dans une situation désespérée.

Il vit dans l'eau un rapide éclair et il comprit que l'un des scaphandriers agitait la lame d'un couteau.

D'un effort puissant de son bras gigantesque il les repoussa, et les attaqua à son tour.

Il ne s'était jamais trouvé en présence d'ennemis plus résolus et plus acharnés.

Ils ne voulaient pas céder le terrain et malgré toutes ses attaques et sa science de lutteur, il dut engager avec eux, encore une fois, une lutte corps à corps.

Cette lutte au fond du lac avait naturellement attiré l'attention de ceux qui étaient à la surface.

Ils ne pouvaient rien voir de ce qui se passait, mais ils le devinaient à l'agitation des tuyaux à air et des cordes à signaux et au nuage brunâtre qui s'élevait du fond de l'eau.

La boue était remuée comme elle ne l'avait jamais été.

Le capitaine fit revenir à la hâte ses hommes sur le chaland.

Chick, qui ressentait la crainte le plus vive qu'un accident dont les résultats seraient terribles, n'arrivât à la pompe à air ou au tuyau, sentit un signal convenu entre lui et Nick.

Cela voulait dire: Approche du chaland.

En conséquence, il se mit à godiller d'une main, tandis que de l'autre il faisait marcher la pompe à air.

Au même instant, il vit que les hommes du chaland faisaient remonter les scaphandriers.

En une minute, Chick amena son canot le long du chaland, prêt à repousser une attaque; mais les hommes étaient trop occupés à retirer leurs plongeurs pour faire attention à lui.

— Au large! fut tout ce qu'ils dirent, et comme Chick n'avait pas l'intention d'aborder le chaland avant que Nick fût remonté, il resta où il était.

Encore un instant et trois casques émergèrent à la surface.

Un seul plongeur se hâtait tant qu'il pouvait, de grimper le long du chaland.

L'autre était accroché au troisième.

Chick reconnut l'accoutrement de Nick et vit qu'il tenait entre ses bras l'un de ses adversaires.

L'instant d'après Nick saisit le plat bord du canot et Chick se hâta de dévisser son casque.

— Je ne sais pas si j'ai tué cet homme ou s'il est encore vivant, dit Nick d'une voix haletante. Je vais le prendre à bord. Tiens ces gredins sous la menace de ton pistolet et n'en laisse échapper aucun en canot.

Chick sauta aussitôt à bord du chaland.

Les hommes, qui étaient surexcités et démoralisés à la fois, se rallièrent et, au commandement du capitaine, se ruèrent sur lui.

Ils étaient vingt, sinon plus, contre un.

La bataille devait se gagner d'un seul coup ou se perdre sans recours.

Chick tira, et envoya une balle à travers l'épaule du capitaine.

Celui-ci tomba sur le pont, jurant et gémissant.

Les hommes s'enfuirent dans différentes parties du navire.

Nick sauta à bord à son tour.

— Le scaphandrier est vivant; il est simplement épuisé, dit-il précipitamment. Il va falloir rassembler ces hommes et les faire travailler comme des diables.

Ils coururent tous deux par le navire, prodiguant les ordres et les menaces.

— Soulevez la cloche! s'écria Nick, ou ce sera une accusation de meurtre que je porterai contre chacun de vous!

Épouvantés, les hommes obéirent et mirent en mouvement le mécanisme destiné à relever la cloche à plongeur que Nick avait vue au fond de l'eau.

Quand elle fut ramenée sur le pont et ouverte, on y trouva enfermé Mr. Fillmore.

Il avait perdu connaissance, mais respirait encore. Nick lui donna des soins immédiats, et le ranima.

Pendant qu'il était ainsi occupé, Chick hissa un signal convenu, auquel répondit un bateau de patrouille de la police en se détachant du rivage.

Quand il arriva le long du navire, tous les hommes du chaland furent mis en état d'arrestation, emmenés à la station du bord de l'eau et enfermés.

Dans la cloche à plongeur on avait mis de la nourriture pour Mr. Fillmore et l'air frais était constamment renouvelé.

On avait mis aussi un scaphandrier en faction auprès de la cloche pour parer à tout évènement.

Ces mesures indiquaient que l'on n'avait pas l'intention de faire du mal au millionnaire, mais ceux qui avaient machiné cet enlèvement risquaient beaucoup, car personne, s'il n'en a pas l'habitude, ne peut rester sans danger plusieurs heures dans ces conditions.

Le sort de George Dunbar.

Mr. Fillmore serait mort, si Nick était venu une heure plus tard. Encore les hommes de l'art eurent-ils bien de la peine à le ramener à la vie.

Nick l'avait transporté à terre dans le canot de la police, avant qu'on amenât les prisonniers du chaland.

Les détectives accompagnèrent Mr. Fillmore jusque chez lui, d'où l'on envoya en hâte un mot à ses médecins.

Ceux-ci arrivèrent aussitôt et déclarèrent que jusqu'ici Nick avait fait tout ce qu'il était possible de faire pour lui sauver la vie.

— Croyez-vous qu'il reprenne sa pleine connaissance ce soir? demanda le détective.

— Oui, s'il doit en revenir, répondirent-ils.

— Alors je vais attendre jusqu'à ce que vous me disiez qu'il est en état de parler.

Chick éprouva quelque surprise.

Il croyait que Nick allait tout de suite faire des démarches pour arrêter George Dunbar.

— Non, dit Nick quand il lui en parla, je préfère attendre le rapport de Patsy. Il y a évidemment des preuves suffisantes pour justifier l'arrestation de George, mais il a un frère.

— Et un père.

— Tu vois, poursuivit Nick; c'est une affaire d'amateurs. Toi et moi l'avions compris, avant d'y réfléchir une demi-heure. Maintenant ce que nous avons découvert prouve que ces amateurs n'avaient pas l'intention de faire du mal à Mr. Fillmore.

— C'est vrai; mais ils ont commis un crime.

— C'est bien mon avis, et si Mr. Fillmore veut les poursuivre, je l'y aiderai de tout mon pouvoir.

— Qu'est-ce qui te fait penser que Mr. Fillmore ne tiendra pas à poursuivre ces gredins?

— Ce que Mr. Cadman m'a dit en partie. Cadman m'a dit que Fillmore et le vieux Dunbar, bien que rivaux en affaires, étaient des amis intimes. Naturellement Cadman peut se tromper. Dunbar est peut-être le pire des scélérats à double visage qui méritent la potence, mais je ne le crois pas. Je crois plutôt que nous reconnaîtrons qu'il ne mentait pas quand il semblait inquiet du sort de Mr. Fillmore, et qu'il ignore le premier mot au sujet de son enlèvement.

— Alors tu penses que Fillmore serait offensé si nous mettions à l'ombre le vieux gentleman sur de simples soupçons?

— Oui; cela, d'ailleurs, n'influerait en rien sur ma résolution si je croyais devoir arrêter le vieux Dunbar. Je ne le crois pas; mais Patsy peut me faire changer d'opinion.

Mon autre raison de croire que Fillmore ne tiendra peut-être pas à poursuivre les deux fils se fonde sur ce que je connais de Mr. Fillmore. C'est un homme très généreux, au cœur plein de bienveillance. S'il a réellement une haute estime pour le vieux Dunbar, il ne voudra pas faire de peine à son vieil ami en étant dur avec ses enfants pour le tour qu'ils lui ont joué. Tu vois, au surplus que, s'il recouvre la santé, il n'y perdra rien. Il aura autant de chances que jamais de triompher dans l'affaire des huiles du Texas.

— C'est bien possible, puisque tu le dis, répondit Chick; mais si Mr. Fillmore ne poursuit pas les fils Dunbar, je le considérerai comme un fier imbécile.

Nick se mit à sourire.

— C'est parfait, Nick. Après tout, peu m'importe! ajouta Chick. As-tu besoin de moi, faut-il rester avec toi ici?

— Non; Patsy ne va pas tarder à venir au rapport, de même qu'Ida. En attendant, je te prierais d'aller à l'hôtel voir s'ils n'ont pas laissé un mot. Viens me le dire, à moins qu'il n'arrive quelque chose qui exige une action immédiate. En ce cas, tu feras comme tu l'entendras.

Chick, en conséquence, se rendit à l'Auditorium, où, pour des raisons déjà connues, il ne trouva ni Patsy, ni mot de lui.

Mais il apprit de la bouche d'Ida elle-même qu'elle avait accompli la tâche qui lui avait été assignée, et elle lui raconta son histoire.

Après quoi, il revint à la résidence de Mr. Fillmore.

Il était maintenant près de minuit. Peu de temps après que Chick lui eût rapporté ce qu'Ida avait fait,

les docteurs informèrent Nick qu'il pourrait parler à Mr. Fillmore.

— Attends-moi, Chick, dit Nick, je ne vais rester que quelques minutes.

Il se rendit à la chambre du millionnaire.

— Ce gentleman, dit le docteur, veut vous poser quelques questions, Mr. Fillmore; mais il ne faut pas que cela vous agite.

— Rien ne peut m'agiter, répondit Mr. Fillmore d'une voix faible. Qui est-ce?

Tout en parlant, il tourna la tête.

— Eh bien! s'écria-t-il avec plus de vigueur, est-ce... pourrais-je me tromper?... est-ce Nicholas Carter?

— C'est bien lui, Mr. Fillmore, répondit Nick, en lui serrant la main. Comment vous trouvez-vous?

— Comme si on m'avait fait passer par le noeud d'une ficelle, comme un chiffon à laver la vaisselle que l'on aurait tordu et suspendu pour sécher, comme un chat roussi par le feu, comme si...

Le détective interrompit cette énumération par un rire:

— Si vous ressentez tout cela, dit-il, j'ai bien peur que vous ne puissiez pas me dire ce qui vous est arrivé.

— Pas un seul mot! s'écria le millionnaire, si ce n'est la manière dont j'ai été emmené. Que le ciel le confonde!

— Eh bien! c'est tout ce que je veux savoir.

— Vraiment? Allez-vous suivre cette affaire?

— Ça ne m'étonnerait pas. Mr. Cadman m'en a prié.

— Cadman est un bon garçon. Où voulez-vous que je commence?... Mais quel jour sommes-nous, en tout cas?

Mr. Fillmore commençait à s'intéresser aux choses; ses yeux brillaient d'un plus vif éclat.

— Sans ce gentleman, remarqua le médecin qui se trouvait près de lui, vous ne seriez pas vivant en ce moment.

— Quoi! Quoi! s'écria Fillmore, se dressant sur son séant, alors vous avez déjà fait de la besogne?

— Grâce à Mr. Cadman, oui, répondit Nick.

— Maintenant, dit le docteur, assez sur ce sujet. Couchez-vous, Mr. Fillmore, et dites au gentleman comment vous avez été enlevé; après cela, il faudra dormir.

— Eh bien! dit Fillmore en soupirant. J'ai quitté le bureau pour une course d'affaires. Une voiture était rangée près du trottoir. Le cocher m'était inconnu, mais comme je n'apercevais aucune autre voiture, je montai dans celle-là. Au moment du départ, j'essayai de remonter les stores qui étaient baissés...

— Quand, interrompit Nick tranquillement, un homme qui était dans la voiture et que vous n'aviez pas vu, s'est jeté sur vous et vous a chloroformé.

— Comment le savez-vous?

— Le fait est que je l'avais deviné, répondit Nick, il y a quelques heures déjà. Ce que je désire savoir maintenant, c'est si vous avez vu l'homme dans le cab?

— Je ne l'ai pas vu. Il faisait noir comme dans un four à l'intérieur.

— Vous ne savez pas qui c'était?

— Je ne le sais pas.

— Vous ne savez pas non plus qui conduisait la voiture?

— Je vous ai dit que je n'avais jamais vu le cocher auparavant.

— Vous rappelez-vous quoi que ce soit de ce qui est arrivé jusqu'au moment où vous vous êtes réveillé ici?

— Oui, vaguement. Je me rappelle une petite chambre quelque part. Elle était éclairée à l'électricité, le long des corniches. Il y avait une table, des chaises, un canapé et une bibliothèque.

Quand je m'aperçus que j'avais assez de force pour bouger, j'essayai d'ouvrir la porte, mais je ne pus y parvenir.

Alors je me retournai et vis un drôle de petit buffet que je n'avais pas remarqué auparavant. Il y avait dessus une carafe de vin et j'en bus un verre pour me donner du ton. Je ne me souviens plus de ce qui est arrivé depuis.

— Ce vin contenait un narcotique, remarqua Nick.

— Je n'en serais pas étonné.

— Vous ne souvenez pas d'autre chose?

— J'ai une vague idée d'avoir été transporté quelque part. Une fois j'ai cru que j'étais en mer; tout cela est bien confus. Quel jour sommes-nous, m'avez-vous dit?

— Vous n'avez pas perdu un jour entier, Mr. Fillmore. Il n'est pas encore minuit, et c'est de ce matin que date votre enlèvement.

— Ah! c'est bon. Vous menez les choses, vous autres détectives, tambour battant. Etes-vous sur la piste du scélérat?

— Peut-être. J'espérais que vous pourriez me l'indiquer.

— Impossible. Je ne vois pas pourquoi on a fait cela. Je ne puis deviner qui l'a fait.

— Voudriez-vous le savoir?

Fillmore regarda le détective fixement, et, après un moment, répondit d'une voix ferme:

— Certainement, je le voudrais.

— Faut-il lui dire? demanda Nick au docteur.

— Oui, si vous le pouvez. Je crois qu'il n'en sera que mieux après le renseignement.

— Eh bien! alors, ce sont les membres de la maison Dunbar & Fils.

— Robert n'en était pas! s'écria vivement Mr. Fillmore.

Robert était le nom de Dunbar père.

— Je croirai n'importe quoi de ces drôles sans retenue qui sont ses fils, poursuivit le millionnaire; mais mon vieil ami Robert n'a pas trempé là-dedans.

— Je présume que vous avez raison, dit Nick.

— Pourquoi auraient-ils?... commença Mr. Fillmore; puis il s'arrêta. Je vois maintenant, ajouta-t-il après un moment. Ils ont pensé à m'écarter de leur chemin, pour pouvoir conclure une grosse affaire à mon détriment.

— Je crois que vous y êtes.

— Je suppose qu'ils n'avaient pas eu l'intention d'attenter à ma vie. Les idiots!... Mais qu'est-ce qu'ils ont fait de moi, en tout cas?

Nick lui raconta brièvement toute l'histoire et lui demanda s'il désirait faire arrêter les jeunes Dunbar.

— En ce qui les concerne, je dirais oui, naturellement, répondit-il; mais il y a Robert, mon vieil ami. Cela lui causerait un gros chagrin. Je ne sais pas, Carter. Je crois que ce serait un service public que de punir ces coquins. Je m'en rapporte à votre jugement. Vous savez quels sont mes sentiments à ce sujet.

— Très bien, répondit Nick; je suis fixé.

Là-dessus il souhaita une bonne nuit à Mr. Fillmore et quitta la maison en compagnie de Chick.

— Je suis content d'avoir attendu pour savoir ce que Mr. Fillmore avait à dire, remarqua-t-il après avoir répété la conversation à son lieutenant. Nous allons voir à présent le rapport de Patsy, et nous déciderons là-dessus ce que nous aurons à faire.

Patsy arriva à l'hôtel presque au même moment qu'eux. Il leur raconta promptement son histoire.

— Ah! dit Nick d'un ton énergique quand il eut écouté; des individus de cette espèce sont mieux sous les verroux qu'en liberté.

Chick, filez vite à la maison de Violet Harding. Si Percy Dunbar n'y arrive pas pour tomber entre vos mains, c'est qu'il y est venu avant vous et reparti.

Patsy, vous et moi, nous irons chez les Dunbar. J'en suis fâché pour le vieux gentleman, mais je ne puis laisser ces garçons impunis.

Nick avait peu d'espoir de trouver les jeunes gens chez eux; car il pensait qu'on aurait découvert l'évasion de Patsy, et, dans ce cas, il était certain qu'ils se hâteraient de fuir.

Cependant c'était le premier endroit où il fallait se rendre.

Un coup de sonnette à la porte amena une servante. Elle avait si peur, qu'on ne put lui persuader d'ouvrir la porte, qu'elle entrouvrit seulement à la longueur de la chaîne de sûreté.

— Je vais appeler Mr. Dunbar, balbutia-t-elle, toute tremblante.

— Dites-lui que ce sont des officiers de la police au sujet de l'homme qui était dans la maison, dit Nick.

— Oui, monsieur.

La bonne frappa à la porte de Mr. Dunbar. Il n'avait pas dormi depuis qu'il s'était recouché.

— C'est la police, monsieur, dit la femme.

— Eh bien! appelez mes fils, répondit le vieillard. Dites-le à George.

— S'il vous plaît, monsieur, j'ai déjà voulu le faire. Les jeunes messieurs ne sont pas dans la maison.

Alors Mr. Dunbar descendit lui-même. Il fit entrer les détectives, et Nick lui raconta avec ménagement ce qui s'était passé.

Mr. Dunbar en fut profondément affecté, mais il dit:

— Je vous remercie de vos égards, Mr. l'agent, mais vous n'avez qu'une chose à faire: trouver mes deux garçons et les mettre en prison.

Les détectives se retirèrent aussitôt.

— Ce que j'aurais dû m'emparer de ces gaillards-là quand j'en avais le moyen! remarqua Patsy.

— Vous avez bien fait de les laisser tranquilles, répondit Nick. Nous n'aurons pas beaucoup de peine à les retrouver.

Il loua un cab, dès qu'il put en trouver un, et dit au cocher de les mener aussi vite que possible sur les quais devant le lac.

— La première chose à laquelle songera George, comme moyen de se tirer d'affaire, dit Nick à Patsy, sera de sauver Mr. Fillmore. Il peut craindre que le prisonnier ne meure sous sa cloche. En tout cas, il voudra le mettre en liberté et mériter ainsi de l'indulgence. C'est pourquoi, je m'attends à trouver George Dunbar sur le chaland de sauvetage. Quant à Percy, je pense qu'il courra avertir Mrs. Harding.

— Et il tombera entre les mains de Chick!

— Je l'espère bien. Si non, nous ferons surveiller les gares du chemin de fer.

Aux docks, Nick était en train de faire marché pour la location d'un remorqueur, quand il aperçut une chaloupe à vapeur qui remontait rapidement la rivière.

Il arrêta aussitôt les pourparlers, et descendit au débarcadère de la chaloupe, pour attendre qu'elle accostât.

Il n'y avait qu'un homme à bord: George Dunbar.

Il s'était arrangé de façon à faire marcher la machine et à gouverner en même temps, ce qui n'offre pas une grande difficulté pour un homme habitué aux petits bateaux à vapeur.

Il s'était évidemment rendu au chaland, où il avait vu la cloche à plongeur vide et le navire abandonné par ses hommes.

A la lumière des réverbères des docks, le détective pouvait voir qu'il tremblait de tous ses membres; ses yeux roulaient dans leurs orbites comme ceux d'un insensé.

Il agissait comme sous l'empire d'un horrible cauchemar. Il arrêta la machine de la chaloupe, sortit de l'embarcation et l'amarra.

Il ne paraissait pas s'apercevoir de la présence des deux hommes qui se tenaient près de lui.

Quand il eut fini d'amarrer la chaloupe, il resta debout sur le longueron du dock, regardant au loin vers le lac.

De temps en temps il était agité de frissons convulsifs.

Nick l'aborda.

— Eh bien, George, dit tranquillement le détective, croyez-vous qu'on ait fait une pêche défendue, là-bas près de la goëlette coulée?

George se retourna brusquement avec un sursaut.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Mon nom est Carter.

— Non! s'écria-t-il, et sa voix s'éleva jusqu'au hurlement. Non! non! Il n'existe pas d'homme de ce nom. Je ne veux pas le croire. Il me ferait pendre, s'il existait. Je l'ai eu une fois en mon pouvoir...

La voix de George devint soudain comme un murmure.

Il saisit Nick par le bras.

— Je vais vous dire quelque chose sur Carter, continua-t-il en jetant des regards autour de lui, comme s'il voulait s'assurer que personne ne l'écoutait. Carter était enfermé dans une chambre sous clef, d'où un homme en chair et en os n'aurait jamais pu sortir. Il est passé à travers le mur, comme un rayon X. Oui, sur ma parole! Carter n'est pas un homme du tout. C'est un rayon X. Je vais le signaler aux professeurs de l'université. Peut-être pourront-il le saisir, eux. Personne autre ne le peut.

Les détectives échangèrent des regards significatifs. Il était clair que l'épouvante avait fait perdre la raison à George Dunbar.

— Je vais aller avec vous à l'université, George, dit Nick d'un ton caressant, et il essaya de mettre son bras sous celui du jeune homme.

— J'irai bien tout seul, merci, répondit George en le repoussant et reprenant sa voix naturelle. Vous feriez aussi bien de vous occuper de vos affaires, vous savez.

Pour un instant, un doute traversa l'esprit de Nick.

Il avait dit plus d'une fois qu'il préférerait avoir affaire à une douzaine de voleurs déterminés qu'à un seul fou furieux. Mais ce doute n'avait rien de commun avec la peur. Il se demandait simplement si George ne simulait pas la folie.

En tout cas il fallait le faire prisonnier.

Alors, après un coup d'œil avertissant Patsy de se tenir prêt, Nick courut après George qui s'éloignait à grands pas.

— Vous feriez mieux de venir avec moi, dit-il; j'ai une voiture.

— Non! hurla le fou, car il l'était réellement; je ne veux pas aller en voiture! Ne me parlez pas de voitures! Lâchez-moi le bras. Je vous connais. Vous voulez me droguer!. Je ne veux pas de votre drogue. Au secours! Au secours!

En même temps, George se débattait rageusement pour se débarasser de Nick, et, comme il arrive souvent chez les fous furieux, il déployait une vigueur extraordinaire.

Il se tordait et frappait violemment à droite et à gauche. Nick, dans la circonstance présente, ne voulait pas lui faire de mal, et il ne put en venir à bout qu'avec l'aide de Patsy.

Ses hurlements avaient attiré sur les lieux un certain nombre de gardiens des docks et de flâneurs nocturnes.

Ils ne comprenaient pas la situation, et ils étaient d'abord disposés à venir au secours de Dunbar, que quelques-uns connaissaient de vue.

Nick finit par leur expliquer que Dunbar était devenu fou; alors ils le laissèrent accomplir sa besogne.

Il n'essaya pas de leur expliquer que George avait commis un grand crime, car on n'aurait pas ajouté foi à ses paroles.

C'est ainsi qu'après une lutte acharnée et avec des cris incessants, George fut conduit au bureau central de police, où on le mit dans un endroit où il ne pouvait faire de mal ni à lui, ni à personne.

Il y avait un homme à la porte de Mrs. Harding quand Chick y arriva.

Une servante inquiète et fatiguée lui disait que sa maîtresse était sortie avec une dame, pendant l'après-midi, et n'était pas rentrée.

— N'a-t-elle pas laissé un mot pour moi? demanda l'homme.

— Non, Mr. Dunbar.

Chick s'avança.

— Mr. Dunbar, dit-il. Je puis vous mener auprès de Mrs. Harding.

Percy eut un mouvement de recul, comme s'il venait de recevoir un coup de pistolet. Il sembla un instant qu'il avait l'intention de résister, mais il avait trop peur.

— Dites-moi, demanda-t-il en jetant à Chick un rapide regard, êtes-vous Nick Carter?

— Je suis son représentant.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Mrs. Harding?

— Elle est au bureau central de police.

Percy se contenta de cette réponse. Il accompagna Chick sans résistance et sans ajouter un mot.

Plus tard, il avoua tout. A l'insu de son père, il s'était follement épris de Mrs. Harding.

Un jour, dans un accès de jalousie, il avait fait allusion à la grande influence que Mrs. Harding exerçait, disait-il, sur Mr. Fillmore.

Cette remarque n'avait pas d'importance, et n'était fondée sur rien de sérieux; mais son père s'en était souvenu, et cela lui avait donné l'idée que cette femme pourrait savoir quelque chose de la disparition de Mr. Fillmore.

Il est vrai que Mrs. Harding avait essayé la puissance de ses charmes sur Mr. Fillmore; mais n'ayant pas trouvé de point vulnérable, elle s'était retourné du côté de Percy.

Elle lui avait inspiré l'ambition de s'enrichir par des moyens rapides.

George aussi, pour des raisons personnelles, voulait gagner de l'argent plus vite qu'il ne le faisait.

Alors tous deux complotèrent d'écarter Mr. Fillmore de leur chemin jusqu'à ce qu'ils fussent maîtres de l'exploitation des puits de pétrole du Texas.

Percy en avait parlé à Mrs. Harding, et il était allé chez elle cet après-midi-là pour l'avertir que les détectives étaient peut-être sur ses traces, car son père lui avait dit que Cadman avait requis les services de Nick Carter.

Percy avait appris que Carter employait une femme comme détective, et il craignait que la belle veuve ne tombât dans le piège.

Les jeunes gens, comme on l'a sûrement deviné, avaient d'abord mené Mr. Fillmore à leur entrepôt. Puis un peu plus tard, ils l'avaient transporté dans une de leurs voitures à leur propre maison, où ils l'avaient enfermé dans la chambre de l'oncle Grégoire.

L'idée de le cacher au fond du lac ne leur était venue que lorsqu'ils surent que Nick Carter avait entrepris d'élucider ce mystère.

Ils furent tout de suite convaincus que Nick ne manquerait pas de venir à leur maison et de la fouiller de fond en comble. Ils n'osèrent pas en courir les risques, et il leur sembla que c'était une brillante manière de surmonter la difficulté que de cacher Mr. Fillmore comme ils l'avaient fait, et d'emprisonner le détective à sa place.

Mr. Fillmore se remit à temps pour conclure la grosse affaire, objet de son ambition, et alors il n'eut pas le courage de poursuivre Percy. George avait perdu la raison complètement, sans espoir de guérison, et Percy, comprenant combien il était mal vu depuis que les faits étaient connus en Bourse, abandonna Chicago.

Mrs. Harding partit avec lui, car Ida ne tenait pas à la punir davantage d'avoir essayé de la défigurer en lui jetant du vitriol à la tête.

Les hommes employés à sauver la cargaison de la goëlette furent remis en liberté, parce qu'ils n'avaient fait qu'obéir aux ordres de leur patron.

Fillmore et Cadman reconnurent de la façon la plus magnifique le service que Nick Carter leur avait rendu; et ainsi cette affaire reçut une heureuse conclusion.

— FIN. —

Le prochain fascicule (No. 18) contiendra:

Le banc des témoins ou la surprise d'un avocat marron.

A. Eichler, édit., impr., Paris.